

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

25^e Année. — Tome XXV. — Nos 1-2. — Janvier-Février 1910

ÉTUDE DE FOLK-LORE COMPARÉ

LE CONTE

DE « LA CHAUDIÈRE BOUILLANTE ET LA FEINTE MALADRESSE »
DANS L'INDE ET HORS DE L'INDE

Le crâne qui rit et la chaudière bouillante (conte littéraire indien; contes oraux de l'Inde et de l'île de Zanzibar). — La feinte maladresse. — Le coup de sabre. — Le Grand roi Vikramâditya, le *yoghî* et l'*agnikounda*. — La circumambulation rituelle. — Les deux formes du thème réunies dans un conte du Thibet. — Un petit conte portugais. — La chaudière se transforme en four mobile (Inde); puis en four fixe avec ou sans pelle à four (Tartares de la Sibérie méridionale, pays européens, Maroc). — Vikramâditya et *Hænsel et Grethel*. — Contes de cette famille où la feinte maladresse est remplacée par d'autres ruses. — *Finette Cendron*, de M^{me} d'Aulnoy, et la Cendrillon annamite. — Un conte de Tripoli de Barbarie et le *Petit Poucet* de Perrault. — Le héros, qui doit être mangé, fait manger à l'ogre ou à l'ogresse leur propre fille (Inde, Tartares de Sibérie, Russie, pays scandinaves, pays de la côte africaine barbaresque). — Réflexions du chat dans l'Inde, chez les Kabyles et en Sicile; du corbeau dans l'Annam). — Le festin d'Atreé. — Le cœur mangé, dans la légende du châtelain de Coucy et dans un récit indien du Pendjâb. — La feinte maladresse de Polichinelle avec le bourreau: Guignol et le vieux Somadeva de Cachemire. — Etc.

Dans un conte indien appartenant à une très intéressante recension du célèbre recueil *Les Trente-deux Récits du Trône* (*Sinhâsana-dvâ-trinçikâ*), recension qui nous a été conservée par des traductions persanes de la fin du xvi^e siècle et du commencement du xvii^e, nous rencontrons l'épisode suivant (1) :

(1) Nous reviendrons, dans un livre en préparation dont le présent travail doit former un chapitre, sur ces traductions persanes des *Trente-deux Récits du Trône*. Toutes ont été faites dans l'Inde à la cour de ces Grands Mogols où le persan était la

Le râdjâ Vikramâditya (1), s'étant mis en route pour aller conquérir la main d'une certaine reine, arrive à une grande plaine, jonchée de crânes humains. Et, tandis qu'il traverse cete plaine, l'un des crânes, l'apercevant, éclate de rire. « Pourquoi ris-tu? » dit le râdjâ. — « Je ris en pensant que, dans quelques heures, ton crâne viendra tenir compagnie aux nôtres ». Le crâne raconte alors que près de là est un *div* (sorte de démon, de génie plus ou moins malfaisant) sous l'apparence d'un *yoghî* (ascète mendiant indien, adorateur de Siva). Il attire les voyageurs et leur dit de tourner trois fois autour d'une chaudière d'huile bouillante, ajoutant qu'alors il leur montrera des choses extraordinaires. Et, pendant que le voyageur tourne, le *div* le jette dans la chaudière et ensuite le dévore, ne laissant que le crâne. Celui qui parle était, lui aussi, fils de *div* (*divzad*) : il n'en a pas moins été trompé, ainsi que trois autres fils de *div*, ses compagnons. Pour éviter cette embûche, il faudra que le râdjâ demande au prétendu *yoghî* comment on doit faire : pendant que celui-ci, pour le montrer, tournera autour de la chaudière, le râdjâ l'empoignera et le jettera dedans. Alors Vikramâditya prendra un peu de l'huile bouillante et en aspergera les crânes des quatre *dios*, qui seront rendus à la vie.

Vikramâditya fait ainsi périr le *yoghî* et ressuscite les quatre *dios*. Ceux-ci lui promettent d'apparaître chaque fois qu'il les appellera par la pensée et de lui obéir en toutes choses. Etc. (2).

langue officielle : la première en date fut entreprise, en 1574, par ordre du célèbre Akbar. Les auteurs de ces traductions ont eu sous les yeux une recension particulière de l'ouvrage indien, recension aujourd'hui disparue. Nous montrerons ultérieurement la parenté de cette recension avec celle que reflète une version thibétano-mengole, du même recueil. — Une de ces traductions persanes a été mise en français par le baron Lescallier, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Impériale, aujourd'hui Nationale (Supplément persan, 936), sous le titre de : *Le Trône enchanté* (New-York, 1817).

(1) Vikramâditya est un personnage historique, qui régnait, au 1^{er} siècle avant notre ère, dans le Mâlava (actuellement état indigène de l'Inde centrale) et à qui les conteurs indiens attribuent toute sorte d'aventures fantastiques.

(2) Nous avons d'abord fait notre résumé de cet épisode d'après la traduction de Lescallier, mentionnée dans la note précédente. Au dernier moment, nous nous sommes demandé comment ce traducteur, si sujet à caution, s'était comporté en cet endroit à l'égard de son texte. Pour le savoir, nous nous sommes adressé à un orientaliste de haute compétence en tout ce qui touche le persan, M. E. Blochet, Bibliothécaire au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, et notre obligeant ami a pris la peine de nous donner une traduction littérale de ce passage. Somme toute, la traduction de Lescallier, ici (I, p. 177 seq.), est suffisamment fidèle pour l'ensemble, et nous n'avons eu à faire que des corrections de détail. Ainsi, dans Lescallier, le crâne « se met à *sourire* », ce que, même dans le fantastique, on a de la peine à se représenter, tandis que le texte persan le fait « éciater de rire », et ce sont ces éclats de rire qui attirent l'attention du râdjâ; ainsi encore la « chaudière de *poix* bouillante » de Lescallier est, en réalité, comme nous nous en doutions, cette chaudière d'*huile* bouillante, classique dans l'Inde. M. Blochet nous a fait remarquer que l'auteur de la version persane exprime le mot *huile* tantôt par un mot persan (*roghan*), tantôt par un mot hindoustani (*tel*), qu'il a conservé du texte qu'il traduisait. C'est là

Qu'on nous permette d'abord une réflexion générale.

Il nous semble que, si l'on veut se mettre en état de résoudre ou même simplement de poser, — non point par un recours exclusif à la conjecture ou par un appel à l'*a priori*, mais d'accord avec les faits, — les diverses questions se rapportant à l'existence, dans tant de pays, d'un même répertoire de contes populaires, il y aura quelque profit à suivre avec nous, en ses multiples ramifications, le thème principal de cette aventure du rādjà indien, le thème de *La Chaudière bouillante et la Feinte maladresse*.

Nous commencerons naturellement par ce qui est le plus voisin du récit persano-indien.

§ 1

LE CRANE QUI RIT ET LA CHAUDIÈRE BOUILLANTE

En 1875, un orientaliste russe, M. Minaef, recueillait chez les Kamaoniens, tribus montagnardes indiennes de la région de l'Himalaya, des contes que plus tard il publiait en russe (1). Cette précieuse collection, nous avons pu autrefois, grâce à un traducteur bienveillant, notre regretté ami le R. P. Martinov, S. J., la mettre largement à profit dans les remarques de nos *Contes populaires de Lorraine* (2). Nous y avons donné notamment (tome I, p. 149) tout l'ensemble du conte n° 46. Aujourd'hui, nous ne citerons, de ce conte, que ce qui se rapporte au thème que nous avons à examiner :

Un jeune prince, qu'un *yoghî* s'est fait promettre par un roi dès avant qu'il fût né, a été emmené, au jour dit, par le yoghî, qui lui fait voir toutes ses richesses, sauf une chambre. « Un jour que le yoghî était sorti, le jeune

un indice de plus que les traductions persanes des *Trente-deux Récits du Trône*, datant de l'époque des Grands Mogols, ont été faites, non point sur un texte sanscrit, mais sur un texte en langue vulgaire. Mais nous n'avons pas à traiter présentement cette question.

(1) MINAEF : *Indiiskia Skaski y Legendy* (St-Petersbourg, 1877).

(2) Emmanuel COSQUIN : *Contes populaires de Lorraine, comparés avec les contes des autres provinces de France et des pays étrangers*. Paris, 1886. Librairie Vieweg (actuellement Honoré Champion), 2 vol.

prince ouvrit la chambre défendue, et il la vit remplie d'ossements : il comprit que le yoghi était un ogre. Et les ossements, en le voyant, se mirent d'abord à rire, puis à pleurer. Le prince leur ayant demandé pourquoi, ils répondirent : « Tu auras le même sort que nous. — Mais y a-t-il quelque moyen de me sauver? — Oui, dirent les ossements, il y en a un. Quand le yoghi apportera du bois et fera un grand feu, quand il mettra dessus un chaudron plein d'huile, et qu'il te dira : Marche autour, tu lui répondras : Je ne sais pas marcher ainsi; montre-moi comment il faut faire. Et, quand il commencera à marcher autour de la chaudière, tu lui casseras la tête et tu le jetteras dans l'huile bouillante. Il en sortira deux abeilles, l'une rouge et l'autre noire. Tu tueras la rouge et tu jetteras la noire dans la chaudière ». C'est ce que fit le prince. En s'en retournant à la maison, il trouva sur la route unealebasse remplie d'*amrita* (eau d'immortalité). Il en arrosa les ossements, lesquels revinrent à la vie et formèrent une armée... »

Qu'on rapproche ce conte populaire indien, actuellement vivant, de l'aventure de Vikramâditya avec le yoghi; c'est bien, d'un côté et de l'autre, malgré une introduction différente, le même thème, traité pareillement : rire du crâne (ou des ossements), conseil donné par eux au héros; chaudière bouillante, feinte maladresse, vie rendue aux victimes du yoghi.

Ce qu'il y a d'un peu dissemblable dans les deux récits s'explique facilement. Ainsi, les deux abeilles du conte oral sont une *infiltration* d'un autre thème dont nous avons dit quelques mots dans nos *Contes populaires de Lorraine* (remarques du n° 15, tome I, pp. 176-177); nous y avons indiqué notamment deux contes indiens du Bengale, où l'âme, la vie de *râkshasas* (ogres) est cachée dans deux abeilles, enfermées elles-mêmes dans divers objets s'emboîtant l'un dans l'autre: si l'on peut saisir les deux abeilles et les écraser, les *râkshasas* périront.

Tout contre l'Inde proprement dite, chez les populations parlant le *bélotchi*, la langue du Béloutchistan, et habitant la contrée montagneuse à l'ouest de la vallée de l'Indus et les plaines de cette même vallée que l'on connaît sous le nom de Déradjât (actuellement rattachées à la province indienne du Pendjab), un fonctionnaire anglais, M. L. Dames, a recueilli, entre autres, un conte qui présente une forme affaiblie du même thème (1). Pas de crâne, pas d'ossements qui

(1) Ce conte a été publié, au commencement de 1892, dans les *Indian Fairy Tales* de M. Joseph Jacobs, avant les autres contes *bélotchi* que M. L. Dames a donnés à la revue *Folk-Lore* en décembre 1892 et juin 1893. — Voir, pour la région où tous ces contes ont été recueillis, la même revue (septembre 1902, p. 252).

mettent le prince en garde contre le fakir (ici, un fakir remplace le yoghi). Et quand, à plusieurs reprises, le fakir dit au prince : « Tourne autour de la chaudière, mon disciple », c'est de sa propre et personnelle inspiration que le prince répond obstinément : « Le maître d'abord; le disciple ensuite! » Puis, le fakir se lançant sur lui pour le saisir, le prince l'empoigne et le jette dans l'huile bouillante.

C'est probablement par l'intermédiaire des Arabes que notre conte est parvenu chez les Souahili de l'île africaine de Zanzibar, population issue d'un mélange d'Arabes avec les nègres de la région (1). Ici, certains traits de la forme primitive, bien que peu nets, sont moins effacés que dans le conte bélotchi. Les crânes humains que le fils du sultan trouve dans une des chambres du mauvais génie sont certainement un souvenir du crâne qui rit dans le conte de l'Inde; mais ce ne sont pas ces crânes qui conseillent le jeune homme; c'est un cheval, seul être que le mauvais génie ait laissé vivant dans la maison. C'est ce cheval qui dit au prince de répondre : « Je ne sais pas faire cela », toutes les fois que le mauvais génie lui commandera de faire une chose ou l'autre. Finalement, le mauvais génie met sur le feu un grand chaudron rempli de beurre fondu (*ghî*), et, quand le beurre est bouillant, il dispose une corde d'une certaine façon près de la chaudière et dit au prince : « Lève-toi et viens jouer. » A quoi le prince, instruit d'avance par le cheval de ce qui doit se passer, répond : « Je ne connais pas ce jeu; montre-moi comment on s'y prend. » Et, pendant que le mauvais génie est en train de le lui montrer, le prince le pousse dans la chaudière de beurre bouillant.

Dans ce conte souahili, c'est une infiltration d'un autre thème qui a introduit le cheval dont les sages conseils sauvent le héros. Nous renverrons, pour ce thème, aux remarques de notre conte de Lorraine n° 12, *Le Prince et son Cheval*.

*
* *

Les contes que nous venons de résumer ont le même encadrement et forment ainsi un même groupe. Un conte oral indien de Srinagar

(1) E. STEERE : *Swahili Tales* (Londres, 1870), p. 381. Pour l'ensemble de ce conte souahili, ensemble qui est le même, ou à peu près, que celui des contes kamaonien et bélotchi, voir nos *Contes populaires de Lorraine* (I, pp. 145-146).

(province de Cachemire) encadre notre thème d'une façon toute différente (1) :

Quatre princes doivent veiller successivement toute une nuit. Quand vient le tour du quatrième, il voit passer un *djinn* (génie), emportant la fille d'un roi : il suit le monstre. Celui-ci dépose la princesse en dehors de la ville et, après lui avoir ordonné de ne pas s'éloigner, il s'en va vers une forêt voisine. Le prince, soupçonnant de mauvais desseins, dit à la princesse de changer de vêtements avec lui et de s'enfuir. Bientôt le djinn revient, apportant une grande chaudière pleine d'huile et du feu. Quand l'huile commence à bouillir, il dit à la princesse (c'est-à-dire au prince déguisé) de marcher autour de la chaudière; mais la prétendue princesse répond qu'elle ne sait pas comment on fait. Le djinn lui dit que ce n'est pas bien difficile et, pour lui donner l'exemple, il fait plusieurs fois le tour de la chaudière. Alors le prince, sans hésiter, pousse le djinn dans la chaudière bouillante, où il périt.

On a remarqué qu'ici, comme dans le conte bétotchi, c'est par sa propre sagacité et non grâce aux avis d'autrui, que le prince pénètre les desseins de l'être malfaisant.

§ 2

LES CRANES QUI RIENT ET LE COUP DE SABRE. LE RITE DE LA CIRCUMAMBULATION

Le trait du crâne qui rit reparait bien nettement dans deux contes oraux de l'Inde, l'un du Bengale, l'autre des « Provinces Nord-Ouest » (district de Mirzâpour) (2), tous deux se rattachant au même thème général que le groupe de contes qui a été étudié plus haut. Mais le trait de la chaudière bouillante y est remplacé par un autre trait.

Du conte bengalais, dont on trouvera tout l'ensemble résumé dans les remarques de notre conte lorrain n° 5 (tome I, p. 80), nous n'avons à examiner ici que la dernière partie, qui est amenée de la manière suivante :

(1) J. HINTON KNOWLES : *Folk-tales of Kashmir* (Londres, 1888), p. 334.

(2) LAL BEHARI DAY : *Folk-tales of Bengal* (Londres, 1883), n° 13, pp. 194-196.—
North Indian Notes and Queries, juin 1893, p. 51, col. 2.

Pendant que le prince est chez le yoghî, il se laisse entraîner, à la chasse, dans une région que le yoghî lui avait dit d'éviter, et il tombe entre les griffes d'une *râkskasi* (ogresse). Son frère cadet le délivre, et la *râkshasi*, pour sauver sa vie, révèle aux deux jeunes gens que le yoghî a de mauvais desseins contre l'aîné : déjà il a sacrifié à la sanglante déesse Kâlî six victimes humaines; le prince sera la septième : alors le yoghî atteindra l'état de « perfection ». Que le prince entre au plus tôt dans le temple de Kâlî, et il verra si ce qui lui est dit est vrai.

Le dénouement de cette aventure, que, dans nos *Contes de Lorraine*, nous n'avons fait qu'indiquer d'un mot, est celui-ci :

Le prince se rend immédiatement au temple de Kâlî et, y étant entré, il voit dans des niches six crânes qui, à son arrivée, rient d'un rire sinistre. Il les interroge et reçoit leurs conseils. Puis, quand le yoghî l'amène devant la déesse et lui dit de se prosterner, le jeune homme répond qu'en sa qualité de prince il ne s'est jamais prosterné devant personne, et prie le yoghî de lui montrer comment on fait. Le yoghî se prosterne, et aussitôt le prince lui tranche la tête, rendant du coup la vie aux six crânes.

Dans le conte de l'Inde septentrionale, ce n'est pas dans le temple de Kâlî que le prince voit les crânes qui rient; c'est dans une des chambres où le *sâdhou* (1) lui avait défendu d'entrer :

Et les crânes disent au prince : « Quand le *sâdhou* reviendra, il te dira de marcher tout autour de l'image de la déesse et de t'incliner devant elle. Pendant que tu t'inclineras, il te tranchera la tête avec son sabre. Tu n'as qu'une chance de salut : quand le *sâdhou* te dira de t'incliner, demande-lui de te montrer comment il faut faire; alors tranche-lui la tête. Ensuite ouvre la quatrième chambre, tu y trouveras un pot d'eau d'immortalité (*amrita*). Bois-en un peu et asperge-nous en. Tu deviendras immortel, et nos têtes se réuniront à nos corps. »

Le passage relatif à l'« eau d'immortalité », qui figurait déjà dans le conte indien du Kamaon, est plus net ici.

*
* *

Cette histoire, — moins les crânes qui rient, — forme la conclusion du vieux conte indien dans lequel l'auteur de la *Vetâla-pantchavinçati*

(1) *Sâdhou*, « bon, vénérable », se dit, dans l'Inde, de ceux qui ont renoncé au monde. C'est le terme général pour les ascètes itinérants hindous.

a encadré les « Vingt-cinq histoires » racontées par son Vampire (*Vetâla*).

Donnons d'abord, pour l'intelligence du récit, la première partie de cet étrange conte-cadre :

Un ascète mendiant, un *yoghî* magicien, a besoin, pour ses incantations, d'un cadavre qui est pendu à un certain arbre. L'intrépide roi Vikramâditya, — celui que nous avons déjà rencontré plus haut, — promet par générosité à ce *yoghî* de lui procurer ce cadavre, entreprise difficile, durant laquelle le roi ne doit pas prononcer une seule parole : autrement le cadavre lui échapperait et retournerait aussitôt à son arbre. A peine Vikramâditya a-t-il chargé le cadavre sur ses épaules, qu'un *vêtâla*, une sorte de vampire qui s'est logé dans le corps du mort, se met à raconter une histoire, à la fin de laquelle il adresse au roi une question se rapportant au dénouement. Vikramâditya se laisse entraîner à répondre, et le cadavre retourne à l'arbre. — Cette aventure se reproduit encore vingt-trois fois. A la vingt-cinquième, Vikramâditya garde obstinément le silence, et le charme est rompu.

Voici maintenant la conclusion en question, où, comme dans le conte oral du Bengale, c'est un être malfaisant, — ici le *vêtâla*, — qui met en garde le héros contre le *yoghî* magicien :

Voyant qu'il ne peut tirer de Vikramâditya une parole, le *vêtâla* lui dit que le *yoghî* veut le prendre, lui, Vikramâditya, pour victime d'un sacrifice humain, et il lui indique le moyen de déjouer ses mauvais desseins.

Quand Vikramâditya apporte au *yoghî* le cadavre que le *vêtâla* vient d'abandonner, le *yoghî*, par ses conjurations, rappelle le *vêtâla*, et, après l'avoir adoré, il dit au roi de se prosterner tout de son long (les « huit membres » contre terre, selon l'expression sanscrite) devant le « souverain des incantations », et le roi obtiendra tout ce que son cœur désire. Vikramâditya répond : « Je ne sais pas comment faire; montre-le moi d'abord, et je ferai comme toi. » Le *yoghî* se prosterne, et aussitôt le roi, d'un coup de sabre, lui tranche la tête.

Une variante de cette aventure de Vikramâditya présente, d'après Albrecht Weber (*Indische Studien*, t. XV, 1878, pp. 211, 215-216, 239), un trait particulier, qu'il ne faut pas négliger de relever (1). Ce n'est pas devant le *vêtâla* que Vikramâditya doit faire l'acte d'adoration; c'est devant un *agnikounda* (littéralement « un creux, un bassin à

(1) Cette variante se rencontre, non pas dans des manuscrits des *Vingt-cinq Récits d'un Vêtâla*, mais dans des manuscrits des *Trente-deux Récits du Trône*, où elle est racontée par une des trente-deux statues (par la trente et unième, dans un manuscrit que R. Roth a sommairement analysé autrefois : *Journal Asiatique*, septembre-octobre 1845, pp. 278 seq.)

feu »), c'est-à-dire devant un brasier, qui est ici un brasier sacré. Il faudra, dit le yoghî, qu'après avoir « tourné par la droite autour de l'*agnikounda* », le roi « se prosterne comme un bâton », c'est-à-dire s'allonge à plat. (Suit la feinte ignorance, et le coup de sabre qui tranche la tête du yoghî.)

*
* *

Ce rite qui consiste à tourner autour d'un objet, de façon qu'on l'ait toujours à sa droite, figure plus d'une fois dans les récits indiens. Dans l'*Océan des Fleuves de Contes*, ce livre versifié au XI^e siècle par Somadeva de Cachemire, tantôt c'est autour d'un dieu (trad. anglaise de Tawney, I, p. 108) ou de son image (II, p. 83) que l'on tourne ainsi; tantôt c'est autour d'un arbre où réside une divinité (II, p. 365); tantôt, — et ceci nous intéresse particulièrement, — c'est *autour du « feu sacré »* (I, p. 400) ou autour d'un simple feu (II, p. 435); dans l'un et l'autre cas, comme cérémonie prescrite pour un mariage (1).

Il est naturel de se demander si ce n'est pas directement du feu sacré et de la *circumambulation* rituelle que procède la chaudière bouillante autour de laquelle le héros de plusieurs des contes ci-dessus doit tourner et dans laquelle il jette le yoghî ou le fakir. Une légende indienne du Pendjab, récemment publiée, a fait de cette conjecture une certitude (2) :

Le Râdjâ Rasâlou, après avoir tué plusieurs géants-ogres (*râkshasas*), entre dans leur château, où il trouve une *râkshasî*. Il feint de consentir à l'épouser; puis il dit : « Faisons les choses selon les règles : mettons la chaudière sur le feu; remplissons-la d'huile et marchons sept fois tout autour. De cette façon, les rites du mariage seront accomplis. » Pendant qu'ils tournent ensemble autour du feu, Rasâlou empoigne l'ogresse et la jette dans la chaudière bouillante.

Ainsi, dans cette légende du Pendjab, la *circumambulation* autour d'un feu a lieu à l'occasion d'un mariage, comme dans Somadeva; mais le râdjâ profite de l'ignorance de l'ogresse au sujet du rituel

(1) *Kathâ Sarit Sâgara*, translated by C. H. Tawney (Calcutta, 1880-1884), 2 vol.

(2) Ch. SWYNNERTON : *Romantic Tales from the Pandjab* (Westminster, 1903) — *Story VII* du cycle d'aventures du héros local le Râdjâ Rasâlou, pp 223 seq.

hindou, pour mettre sur le feu une chaudière remplie d'huile; ce qui lui rendra plus facile le coup qu'il médite.

Ici la circumambulation est parfaitement motivée. Il n'en est pas de même dans les contes cités plus haut, où la chaudière bouillante remplace aussi le brasier sacré : dans ces contes, en effet, tout ce qu'il y avait de rituel à l'origine dans cette circumambulation s'est complètement effacé, et l'ordre du yoghi ou du fakir ne s'explique pas et paraît tout à fait arbitraire. « Marche autour de la chaudière, » dit simplement le yoghi du conte indien du Kamaon. « Tourne autour, » dit le fakir du conte bélotchi. — Dans la traduction persane des *Trente-deux Récits du Trône*, l'explication donnée par le yoghi montre que le moindre souvenir du rite primitif a disparu. Le yoghi, dit cette traduction, « attire les voyageurs et leur dit de faire trois tours autour d'une chaudière bouillante et *il leur montrera des choses extraordinaires* ». — Dans le conte souahili, c'est à un « jeu » près de la chaudière que le mauvais génie convie le prince qu'il a l'intention de jeter dans le beurre bouillant.

Un très intéressant conte oral, recueilli tout récemment dans le Thibet par le capitaine W.-F. O'Connor, Secrétaire et Interprète de la Mission britannique envoyée à Lhassa en 1904, n'a pas davantage conscience du sens primitif de la circumambulation. Dans ce conte (1), un ogre, qui s'est déguisé en « saint lama », vient, comme dans le groupe de contes examiné plus haut (indien du Kamaon, bélotchi, souahili), réclamer au roi un des trois fils qu'il lui a fait avoir et il emmène le jeune prince dans son château :

Là, il lui ordonne de tourner trois fois autour d'un grand poêle (*a great stove*) qui se trouve au milieu de la cuisine : l'ogre pourra ainsi saisir l'occasion de tuer le prince en le frappant par derrière. Mais le prince, se conformant aux instructions que, dans le château même de l'ogre, il a reçues d'une femme, réveillée par lui d'un sommeil magique (2), dit à l'ogre : « Il fait si obscur ici ! Ayez donc la bonté de vous mettre devant moi et de me montrer le chemin. » De sorte que l'ogre ne peut lui faire de mal. — Ensuite, l'ogre s'assied sur son trône et dit au prince de se prosterner trois fois devant lui : pendant que le prince sera la face contre terre, l'ogre le tuera. Le prince lui répond qu'en sa qualité de prince il ne s'est jamais prosterné devant personne : « Mais si vous me montrez comment on s'y prend, je ferai de mon mieux. » Quand la tête de l'ogre touche la terre pour la troisième fois, le prince la lui tranche d'un coup de sabre.

(1) Capt. W.-F. O'CONNOR : *Folk Tales from Tibet* (Londres, 1906), pp. 103 seq.

(2) Cette femme conseille ici le prince, comme le cheval conseille le héros du conte souahili.

Il est remarquable que les deux formes indiennes de ce thème, — circumambulation autour de la chaudière (remplacée ici très gauchement par un poêle) et prosternement, — se trouvent réunies dans ce conte thibétain, provenant très certainement de l'Inde, et peut-être apporté au Thibet par voie littéraire, comme tant d'autres contes indiens.

*
* *

M. Tawney, dans les remarques de sa traduction de Somadeva (I, pp. 98-99 et 573) cite des érudits qui estiment que ce rite de la *circumambulation* n'est point spécial à l'Inde : chez les Grecs et les Romains, on aurait aussi fait des circumambulations autour d'un objet sacré, tenu constamment à main droite. Des paysans écossais auraient été vus tournant de cette façon autour de leur église, après un mariage.

Nous n'avons pas ici à vérifier ces faits, si curieux qu'ils puissent être; car, fussent-ils cent fois reconnus exacts, cela n'apporterait même pas un commencement de solution au problème que pose l'existence des mêmes contes populaires dans tant de pays.

Au point de vue où nous nous plaçons, peu importe que la *circumambulation*, telle qu'elle a été décrite, soit ou non un rite se rencontrant dans divers pays. Ce qu'il s'agit d'envisager, c'est, — comme nous sommes en train de le faire, — la *combinaison* de ce trait de la *circumambulation* avec d'autres traits bien caractérisés : le trait de la *feinte maladresse* et aussi le trait de la *chaudière bouillante* ou du *coup de sabre*, combinaison qui certainement est beaucoup trop particulière pour avoir pu se faire à la fois dans plusieurs pays, même si ces pays avaient tous, à un moment donné, pratiqué la *circumambulation rituelle*.

Du reste, dans notre Occident, cette combinaison ne se rencontre guère. Nous ne connaissons, — pour le moment, — qu'un seul conte, un conte portugais, où elle ait laissé sa trace, et, ce conte portugais, il faut, pour en avoir la forme pure, l'aller chercher non dans le Portugal même (où les spécimens qui en ont été recueillis jusqu'à présent sont altérés), mais dans la grande colonie portugaise du Brésil, où il a été apporté jadis de la mère-patrie, avec tout un répertoire de contes nationaux.

Dans le conte en question, qui a été trouvé à Rio de Janeiro et à

Sergipe (1), le petit Jean et la petite Marie, que leur père a menés perdre dans la forêt (même thème que celui du *Petit Poucet*, de Perrault, et de bien d'autres contes), arrivent chez une vieille sorcière qui les enferme et les met à l'engrais.

Le jour où elle veut les manger, elle les envoie couper du bois pour faire un « feu de joie » (*fogucira*), autour duquel elle leur dit de danser : son dessein est de pousser les enfants dans une chaudière d'eau bouillante, qui est sur le feu. Sur le conseil de Notre-Dame, qu'ils rencontrent, les enfants répondent à la vieille : « Dansez d'abord, pour que nous sachions comment il faut danser. » Et pendant que la vieille danse, ils la poussent dans le brasier.

Ce « feu de joie », autour duquel il faut danser, rappelle singulièrement le brasier sacré (*l'agnikounda*) et la chaudière de l'Inde, autour desquels il faut tourner; de plus, la chaudière elle-même, — bien que le conteur l'ait oubliée à la fin, — se retrouve, outre le brasier, dans ce conte très intéressant et jusqu'à présent unique, pour son état de conservation relative, parmi les contes européens analogues dont nous avons connaissance.

Dans les contes, identiques pour le fond au conte brésilien, qui ont été recueillis dans le Portugal même, à Coïmbre et à Airão, — et aussi dans l'Estramadure espagnole, à Zafra (province de Badajoz), — notre épisode a été complètement défiguré par une malencontreuse combinaison avec une autre forme du même thème. Plus de chaudière; c'est dans un four, un four de boulanger, que la vieille veut faire cuire les enfants, comme dans un autre groupe de contes de la même famille, que nous aurons à examiner; mais le trait de la danse subsiste toujours. Seulement, — et ici le grotesque le dispute à l'in vraisemblable, — quand la vieille est pour enfourner les enfants, c'est *sur la pelle à four* qu'elle leur dit de danser (2).

Il est curieux de noter que tel conteur portugais, à qui le conte défiguré était arrivé par tradition, a cherché à le rendre un peu plus acceptable. La conscience professionnelle (si l'on peut employer ici

(1) S. ROMERO : *Contos populares do Brazil* (Lisbonne, 1885), n° 23.

(2) A. COELHO : *Contos populares portugueses* (Lisbonne, 1879), n° 28. — TH. BRAGA : *Contos tradicionais do povo português* (Porto, sans date), I, p. 125. — S. H. DE SOTO : *Cuentos populares recogidos en Extremadura* [Tome X de la *Biblioteca de las Tradiciones españolas*]. (Madrid, 1886), n° 22.

ce style grave) empêchait ce conteur de supprimer le trait de la danse; voici comment il l'a arrangé : Quand la vieille sorcière a fini de chauffer le four, elle le balaie soigneusement et dit aux deux enfants : « Asseyez-vous sur la pelle à four, mes petits chéris, *que je voie comme vous dansez (sic) gentiment dans le four.* » Les enfants répondent : « Asseyez-vous y vous-même, petite grand'mère, que nous vous voyions d'abord danser dans le four. » La sorcière s'assied sur la pelle, pour les engager à faire de même; mais les enfants l'enfourment.

D'une absurdité, l'arrangeur est tombé, comme on le voit, dans une invraisemblance qui, même dans le domaine des contes, dépasse les bornes (1).

*
* - *

Ce four, cette pelle à four, voyons-les maintenant dans des contes où ne s'est pas faite la maladroite combinaison qui rend absurde le conte hispano-portugais.

§ 3

CHAUDIÈRE BOUILLANTE ET FOUR ARDENT

a)

Four mobile.

De la chaudière, on est passé, dans l'Inde même, à un four qui n'est pas notre four de boulanger, à un four mobile, dont l'extérieur n'est pas sans ressemblance avec la chaudière.

Les contes indiens où figure ce four portatif étant apparentés aux thèmes que nous examinons, nous allons donner, comme spécimen,

(1) CONSIGLIERI PEDROSO : *Portuguese Folk-tales*, p. 59 seq. [Dans les *Publications of the Folk-Lore Society*, tome IX. Londres, 1882]. — Le pays où ce conte a été recueilli en Portugal n'est pas indiqué.

le résumé d'un conte recueilli près de Srinagar, dans le pays de Cachemire (1) :

Un roi a, sans le savoir, épousé un serpent, qui a pris la forme d'une belle femme. Un yoghi lui révèle ce qu'est la reine, et lui donne le moyen de s'assurer qu'il dit vrai. Sur le conseil de ce même yoghi, le roi fait fabriquer un four mobile de métal (sorte de four de campagne) très solide, muni d'un fort couvercle et d'une lourde serrure. Ce four, qui se chauffe par l'extérieur, est installé dans un coin du jardin et assujéti au sol par des chaînes de fer. Alors le roi emmène sa femme au jardin et lui dit qu'ils vont s'amuser à préparer leur repas. Le roi se charge de faire le pain; mais il s'y prend maladroitement, et il demande à sa femme de le remplacer. Pendant qu'elle se baisse au-dessus de l'ouverture du four pour retourner les pains, le roi, saisissant l'occasion, la pousse dans le four, fortement chauffé, abaisse brusquement le couvercle et le ferme à double tour. Le serpent se débat furieusement, mais le four résiste; le roi et le yoghi entassent les bûches sur le feu tout autour du four, et le serpent est réduit en cendres.

Sans doute, ce conte est très différent de ceux dont nous venons de nous occuper; il n'en a pas moins en commun avec eux les éléments suivants : avertissement donné au sujet d'un être malfaisant; maladresse (probablement feinte); être malfaisant poussé dans le feu.

La même histoire se raconte, toujours dans l'Inde, à Mirzâpour (« Provinces Nord-Ouest »). Là, au lieu d'une femme-serpent, c'est un mauvais esprit (*khabîs*) que le roi a épousé et qu'il pousse dans le four mobile, on ne voit pas de quelle façon (2).

Dans son Introduction au *Pantschatantra* (I, p. 256), Benfey, qui ne pouvait, en 1859, connaître les deux contes indiens, donne le résumé d'un conte qui offre la plus grande ressemblance avec ceux-ci, et qu'un voyageur allemand, le baron de Haxthausen, a publié, en 1856, dans son ouvrage *Transkaukasien* (I, p. 125). C'est en Arménie, sous la dictée de son guide et interprète Pierre Neu, Wurtembergeois de naissance, ancien interprète du prince-héritier de Perse et répertoire vivant de contes de tous pays, que M. de Haxthausen a écrit ce conte, évidemment oriental; mais malheureusement Pierre Neu ne paraît pas avoir dit où il l'avait entendu ni de qui il le tenait. Notons pourtant que le fakir qui donne des conseils au roi est appelé un « fakir indien » et que, dans ce conte d'origine inconnue, comme dans le conte indien du pays de Cachemire, les cendres du serpent ont la propriété de changer en or tout ce qu'elles touchent.

(1) STEEL et TEMPLE : *Wide-Awake Stories* (Londres, 1884), pp. 193-194.

(2) *North Indian Notes and Queries*, février 1894, n° 414.

b)

FOUR FIXE ET PELLE A FOUR

Chaudière d'abord, puis four mobile.... Voici maintenant le four fixe, notre four de boulanger, par exemple dans le conte hessois de *Hänsel et Grethel* (1) :

Le petit Hänsel et sa sœur Grethel sont retenus chez une vieille sorcière, qui veut les manger : Hänsel sera bouilli dans une chaudière ; Grethel, rôtie dans le four. Après avoir allumé le feu dans le four, la sorcière dit à Grethel de s'y glisser, pour voir s'il est bien chauffé. Mais Grethel feint de ne pas savoir comment y entrer, et la sorcière, pour lui montrer que l'ouverture est assez large, avance la tête dans le four. Alors Grethel, d'un bon coup, pousse la sorcière dans le four, ferme la porte de fer, et la sorcière périt misérablement.

Le four, ici, remplace la chaudière des contes indiens, comme dans les contes hispano-portugais cités plus haut ; mais le récit n'en devient pas trop invraisemblable.

Chose curieuse, la chaudière du thème primitif est mentionnée dans le conte allemand, à côté du four.

Dans un conte des Houwâra du Ouad Souss, population marocaine de langue arabe, conte qui, pour l'ensemble, se rapproche beaucoup de *Hänsel et Grethel* (2), ce n'est pas dans un four à l'euro-péenne que périt la sorcière. D'après les renseignements qui nous ont été donnés et qui expliquent très bien toute la scène, le four des Houwâra, *habbâz* ou *khabbâz*, est un four à l'orientale, un grand vase conique de terre cuite, haut d'un mètre et demi, ouvert au sommet et dont la base est fixée au sol. A la différence du four mobile de métal du conte indien de la femme-serpent, le feu est allumé à l'intérieur et non à l'extérieur de ce four ; mais la fournée de pâte s'y met, s'y « lance » de la même manière par l'ouverture d'en haut (3). Voici le passage du conte houwâra :

(1) J. et W. GRIMM : *Kinder-und Hausmärchen*, 7^e éd. (Göttingen, 1857), n° 15.

(2) A. SOCIN et H. STUMME : *Der arabische Dialekt der Houwara des Wad Sus in Marokko* (Leipzig, 1894), pp. 83 seq.

(3) Nous tenons à remercier ici l'éditeur et traducteur des contes houwâra,

Un petit frère et une petite sœur, que leur père a égarés dans la forêt (comme dans le conte allemand, dans le conte portugais du Brésil, dans le conte espagnol de l'Estramadure, dans notre *Petit Poucet*, etc.), tombent entre les mains d'une sorcière aveugle, qui les engraisse pour les manger. Quand le jour est venu de les faire cuire, elle leur dit de fendre du bois en petits morceaux, parce qu'elle veut faire du pain. Les enfants, qui comprennent ses desseins, se mettent à l'ouvrage en pleurant. Un faucon, qui les voit, les interroge et, pour prix du conseil qu'il leur donnera, leur demande une coquille remplie de larmes. Quand il a bu les larmes, il leur enseigne ce qu'ils ont à faire. — La sorcière, après leur avoir fait mettre du bois plein le four et l'avoir allumé, dit au petit garçon, une fois le four bien chaud, de souffler le feu. « Mon père ne m'a pas appris à souffler, répond-il, mais à labourer et à battre le grain. » La petite fille, de son côté, dit : « Ma mère ne m'a pas appris à souffler, mais à moudre et à passer au crible. » La sorcière leur dit alors qu'elle va leur montrer comment il faut s'y prendre. Mais, pendant qu'elle est à souffler, les enfants la poussent dans le four et ensuite versent continuellement de l'huile sur le feu (1).

Dans un petit poème de la Sibérie méridionale, recueilli chez des tribus tartares païennes, qui habitent au Nord des monts Altaï, entre la Bija et le Tom (2), il ne peut y avoir de doute sur le genre de four dans lequel un *Jælbægæn* (ogre) à sept têtes dit à sa fille de faire cuire le héros. Celui-ci ne pousse pas la jeune ogresse dans le four; il l'y *enfourne*, comme une miche de pain. « Mets-toi sur la pelle à four, » dit la fille. — « Je ne comprends pas, » répond le garçon. « Mets-y toi d'abord : je verrai comment tu feras. » Et, la fille s'étant mise sur la pelle à four, le jeune homme l'enfourne bel et bien.

Même feinte maladresse et même *enfournement* dans divers contes européens; ainsi, dans trois contes du type de *Hænsel et Grethel* : un conte des Wendes de la Lusace (le petit Jank et sa petite sœur Hanka enfournent une vieille sorcière); un conte serbe (une fillette et son petit frère enfournent la vieille mère de deux Juifs (*sic*); un conte suédois (le petit frère enfourne la géante, pendant que le géant est allé inviter ses parents au festin dont l'enfant fera les frais); —

M. Hans Stumme, professeur à l'Université de Leipzig, qui, consulté par nous sur cette question, a eu l'extrême obligeance de nous envoyer des renseignements précis, provenant d'un Houwâra.

(1) Un conte en dialecte *schîla*, provenant de la ville de Tazerwalt, dans le Sud du Maroc, donne une forme moins bonne de ce conte (Hans STUMME : *Marchen der Schluh von Tazerwalt*. Leipzig, 1895, n° 1).

(2) W. RADLOFF : *Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme. Sud-Sibiriens* (1^{re} partie, St-Pétersbourg, 1866, p. 307).

ainsi encore, dans un conte des Saxons de Transylvanie (trois sœurs enfournent la vieille mère d'un ogre) (1).

Dans un conte de Moravie, dont nous ne connaissons qu'un bref résumé, figurent aussi trois sœurs, et c'est l'aînée qui pousse dans le four une magicienne : de quelle façon, le résumé ne le dit pas (2).

Enfin, — nous n'avons par la prétention d'être complet et, d'ailleurs, nous retrouverons le four dans un autre groupe de contes, — l'héroïne d'un conte sicilien, une princesse, à qui la sorcière dit de regarder comment va le four, répond qu'elle ne connaît rien à ces choses-là, et prie la sorcière d'y aller voir elle-même. Quand la sorcière s'approche du four, la princesse la pousse dedans (3).

Ici, comme dans *Hänsel et Gretel*, pas de pelle à four.

*
* *

Cette pelle à four rend, dans beaucoup de cas, notre conte très peu vraisemblable : comment des petits enfants peuvent-ils enfourner une grande personne, parfois une géante ? Mais, selon la poétique du genre, il n'y a pas lieu de s'arrêter à ce détail... Pourtant, les conteurs portugais et espagnol, cités plus haut, ont modifié sur ce point le vieux récit, en mettant dans la bouche des enfants, instruits par un mystérieux personnage, l'invocation d'un secours surnaturel, qui centuplera leurs forces : « A mon aide, Notre-Dame et saint Joseph ! » disent-ils dans le conte de Coïmbre, par exemple.

Dans un autre conte, toujours portugais (4), la modification est plus complète encore :

Trois petits frères voués par leurs parents à saint Pierre, ont été pris par une vieille sorcière. Elle leur dit de se mettre debout un instant sur la pelle à four, et, comme ils font les niais, elle s'y met elle-même. Alors les enfants crient : « Saint Pierre, venez à notre aide ! » « Et saint Pierre arriva ; il mit la vieille sorcière dans le four, attisa le feu et ferma bien le four. »

(1) L. HAUPT et J. E. SCHMALER : *Volkslieder der Wenden in der Ober- und Nieder Lausitz* (Grimma, 1841), t. II, p. 172 seq. ; — WUK STEPHANOWITSCH KARADSCHITSCH : *Volksmärchen der Serben* (Berlin, 1854), p. 209 ; — CAVALLIUS und STEPHENS : *Schwedische Volkssagen und Märchen* (Vienne, 1848), n° 2, A et B ; — J. HALTRICH : *Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenland in Siebenbürgen* (Berlin, 1856), n° 36.

(2) *Zeitschrift für oesterreichische Volkskunde*. XI^e année (1905), p. 138.

(3) G. PITRE : *Fiabe, Novelle e Racconti* (Palerme, 1875), t. I, n° 35, p. 309.

(4) CONSIGLIERI PEDROSO, *op. cit.*, p. 61.

*
**

Nous examinerons prochainement divers contes de cette famille, dans lesquels la feinte maladresse est remplacée par d'autres ruses.
(*A suivre.*)

EMMANUEL COSQUIN.

LES TACHES DE LA LUNE (1)

PREMIÈRE PARTIE.

§ 57



HEZ les Annamites, une croyance populaire place dans la lune un individu nommé Cuôi ou Côi, qui est la personnification du mensonge : Dans quelques régions, ce nom désigne l'écho. On dit proverbialement Mentir comme le nommé Cuôi. Il serait placé au milieu de la lune, comme on le voit par l'expression populaire : « le nommé Cnôi qui est au milieu de la lune », et ce serait un bûcheron ; comme l'indique une berceuse que l'on chante aux enfants :

Le brouillon, le semeur de faux bruits
 Qui se tient debout au milieu de la lune,
 Tenant à la main une hache, une serpe ;
 Il abat un arbre *Kiên Kiên*,
 Pour faire une barque, un bateau,
 Qu'il donnera à louer, à emprunter,
 Qui lui rapportera de l'argent pour acheter de quoi manger.

(1) Suite, voir. t. XXI, p. 235.

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

25^e Année. — Tome XXV. — N^o 3. — Mars 1910

ÉTUDE DE FOLK-LORE COMPARÉ

LE CONTE DE « LA CHAUDIÈRE BOUILLANTE ET LA FEINTE MALADRESSE » DANS L'INDE ET HORS DE L'INDE

(Seconde partie) (1)

§ 4

CONTES DE CETTE FAMILLE OÙ LA FEINTE MALADRESSE
EST REMPLACÉE PAR D'AUTRES RUSES



DANS les contes qui vont suivre, la ruse par le moyen de laquelle le héros échappe au sort qui le menace d'être bouilli ou rôti, sera encore parfois la feinte maladie; mais le plus souvent le héros aura recours à d'autres ruses.

On remarquera aussi, — quant au récit formant le préambule de notre histoire de la chaudière ou du four, — que, dans les contes en question, le héros est *capturé*, après une chasse à l'homme, par l'ogre ou autre être malfaisant, au lieu de lui avoir été livré par son père, en exécution d'une promesse (premier groupe étudié dans ce travail), ou au lieu d'être arrivé par hasard chez cet être malfaisant, qui le retient prisonnier (second groupe).

(1) Voir la *Revue des Traditions populaires* de janvier-février 1910, p. 1 seq.

*
* *

Dans une première section du nouveau groupe que nous venons d'indiquer, l'ensemble du préambule a jusqu'à un certain point quelque chose d'*épique* : c'est parce que le héros est forcé par un roi de tenter à diverses reprises d'audacieux coups de main pour enlever à un dragon, à un ogre, à un géant, certains objets rares ou merveilleux, que finalement il tombe entre les mains du possesseur de ces objets (1).

Voyons ce qui suit ce préambule :

En Serbie et en Suède, nous retrouvons la feinte maladresse. Dans le conte serbe (2), le dragon met son prisonnier à l'engrais, et, quand il le trouve en bonne chair, il dit à la dragonne, sa mère, de le faire cuire dans une chaudière. La vieille dit alors au jeune homme de se pencher au-dessus de la chaudière; mais il feint de ne savoir comment faire, et, pendant qu'elle le lui montre, le jeune homme la pousse dans la chaudière. — Le conte suédois (3) a le four au lieu de la chaudière, et aussi la pelle à four, sur laquelle le jeune garçon feint de ne pas savoir se placer; et c'est la géante qui est enfournée, pendant que le géant fait ses invitations au festin.

Les contes ci-après n'ont plus trace de la feinte maladresse.

Dans un conte grec moderne d'Épire (4), le jeune homme est pris et enchaîné par un *drakos*. Celui-ci dit à la *drakæna* de le faire cuire au four, pendant que lui-même ira à l'église (*sic*). La *drakæna* ayant commencé à délier le jeune homme avant de l'égorger, celui-ci la prie de le délier encore un peu plus, pour qu'il puisse s'incliner une dernière fois devant elle. Alors, la saisissant par les jambes, il la renverse, la tue et l'enfourne.

Dans un conte basque (5), le jeune homme dit à l'ogresse de le tirer

(1) Voir, au sujet de ce thème, les remarques de notre conte de Lorraine, n° 70 (t. II, p. 280). — C'est, en général, à l'instigation de ses frères, jaloux de la faveur dont il jouit auprès d'un roi, que le héros reçoit de ce roi l'ordre de lui apporter tel ou tel objet appartenant à un certain être plus ou moins fantastique, et, pour finir, d'amener cet être lui-même. — Reinhold Koehler a étudié ce thème à l'occasion d'un conte des Avars du Caucase, que nous aurons à citer plus loin (§ 8).

(2) V. JAGIĆ : *Aus dem südslavischen Mærchenschatz*, n° 9 (dans *Archiv für slavische Philologie*, I, 1876, p. 282).

(3) CAVALLIUS et STEPHENS, *op. cit.*, n° 3, A.

(4) J. G. VON HAHN : *Griechische und albanesische Mærcchen* (Leipzig, 1864), n° 3. — Cf. 3^e variante de ce n° 3.

(5) J. VINSON : *Le Folk-lore du pays basque* (Paris, 1883), pp. 89 seq.

de la cage de fer dans laquelle l'ogre l'a enfermé, et il l'aidera à scier le bois qui doit faire bouillir la chaudière (ici reparait la chaudière). Il tue l'ogresse d'un coup de bûche et la fait cuire à sa place. (Comparer deux contes de la Basse-Bretagne, altérés) (1).

* * *

Un second conte grec d'Épire et un conte norvégien forment, dans cette section, une subdivision (2) : ce n'est pas la *lamia* (ogresse) ou le *troll* (géant, ogre) que le héros tue et fait cuire; c'est leur fille, comme dans le conte tartare de la Sibérie méridionale cité plus haut. Le conte grec, dont il n'a été publié qu'un résumé, ne dit pas quelle ruse a été employée ici. Quant au conte norvégien, il est très explicite :

Pendant que le troll est en tournée d'invitations, le jeune garçon voit la fille de la maison en train de repasser un grand couteau; il lui offre de rendre ce couteau bien tranchant; elle y consent. Puis, le couteau étant bien aiguisé, il demande à la jeune troll de lui permettre de l'essayer sur sa tresse de cheveux (*sic*); elle y consent encore. Alors le jeune garçon l'empoigne par cette tresse, lui renverse la tête en arrière et lui coupe le cou. Après quoi, il endosse les vêtements de la jeune troll et répond pour elle. Quand il est en lieu de sûreté, il crie au troll que celui-ci a mangé sa propre fille, et le troll crève de rage.

* * *

Voici maintenant une seconde section du groupe, dans laquelle n'existe rien de ce que nous avons appelé le merveilleux *épiques*.

Nous donnerons d'abord plusieurs contes oraux, provenant de l'Afrique du Nord, de ces anciens États barbaresques où les Arabes ont apporté tant de contes orientaux, venus de l'Inde par la Perse.

Commençons par un petit conte des Berbères de Tamazratt (Tunisie méridionale) (3) :

Le petit Ali étant un jour sur un figuier, en train de cueillir des figues, une sorcière lui en demande deux ou trois; mais elle insiste pour qu'il les lui donne de la main à la main. Le petit garçon y consent, et la sorcière

(1) F. M. LUZEL : *Contes populaires de la Basse-Bretagne* (Paris, 1887), t. II, p. 231 seq; — *Contes bretons (Quimperlé, 1870)*, p. 16 seq.

(2) J. G. VON HAHN, *op. cit.*, var. 2 du n° 3. — P. ASBJOERNSEN et J. MOE : *Norwegische Volksmærcchen* (Berlin, 1847), n° 1.

(3) H. STUMME : *Mærcchen der Berbern von Tamazratt in Südtunisien* (Leipzig, 1900), n° 2.

l'empoigne et l'emporte sur son dos, dans un pli de son vêtement. — En route, il lui échappe, grâce à la connivence de braves gens, qui lui substituent une jarre à eau; mais bientôt il est repris par la sorcière, de la même manière que la première fois.

Ali reste dix ans chez la sorcière, qui le nourrit très bien. Un jour, elle demande à sa fille Schenschouna s'il est suffisamment engraisé, et, comme Schenschouna répond qu'oui, la sorcière lui dit de l'égorger et de le faire cuire avec du couscous dans une chaudière : Schenschouna proposera au jeune garçon de le raser pour une fête qui se prépare, et, pendant l'opération, elle lui coupera le cou avec le rasoir. Cela dit, la sorcière s'en va inviter au festin ses sœurs, les tantes de Schenschouna. — La fille ayant proposé à Ali de le raser, celui-ci lui dit qu'il la rasera d'abord elle-même. Elle accepte, et il lui coupe le cou. Après quoi, il revêt les habits de Schenschouna et la fait cuire selon les instructions de la sorcière. Et la mère mange sa fille sans le savoir; et Ali se fait une joie de le lui apprendre avant de la tuer.

L'histoire d'*Ali aux figues*, qui se raconte chez les Berbères de la ville de Tazerwalt, dans le sud du Maroc, offre une version moins bonne du petit conte des Berbères tunisiens (1).

Il a été publié plusieurs variantes de ce conte. Deux d'abord provenant : la première, de ces Houwâra marocains de langue arabe, que nous avons déjà eus à citer à propos de *Hænsel et Grethel*; la seconde, des Arabes d'Algérie (2); mais, dans ces deux versions, très voisines l'une de l'autre, et qui, l'une et l'autre, donnent au jeune garçon le nom de *Hadidouân*, notre histoire est enchâssée dans un assez long récit où Hadidouân et la sorcière (ou l'ogresse) luttent de malice, jusqu'à ce que Hadidouân soit pris. — Il en est encore ainsi dans un troisième conte, un conte berbère de Ouargla, dont notre éminent et très obligeant Confrère en l'Institut, M. René Basset, a bien voulu, en nous l'indiquant, nous donner la traduction (3).

Un autre conte berbère, qui a été recueilli dans la Grande Kabylie, entre Dellys et Bougie, et que M. René Basset a eu également la bonté de nous traduire, présente ce même encadrement; mais notre épisode est complètement affaibli : Mek'id'ech ne tue pas la fille de l'ogresse; il se contente de s'échapper; ensuite, après avoir fait périr l'ogresse dans un incendie, il emmène la jeune fille chez lui et l'épouse, « après lui avoir fait jurer qu'elle ne deviendra jamais une ogresse » (4).

(1) H. STUMME : *Märchen der Schluf von Tazerwalt* (Leipzig, 1895), n° 23.

(2) A. SOCIN et H. STUMME, *op. cit.*, n° 10. — DELPHIN : *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé* (1891), p. 137 (conte traduit par M. René Basset : *Revue des traditions populaires*, avril 1901, p. 173 seq.)

(3) BIARNAY : *Etude sur le dialecte de Ouargla* (Paris, 1908), pp. 274 seq.

(4) MOULIÉRAS : *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*. 1^{re} partie, 2^e fascicule (Paris, 1894), pp. 172 seq.

Dans le conte houwâra, le trait de la ruse est beaucoup mieux présenté que dans les contes berbères (tunisien et marocain) du *Petit Ali aux figues* :

Lorsque la sorcière a réussi à prendre Hadidouân, elle dit à sa fille de l'égorger et de le faire cuire, pendant qu'elle-même ira inviter leurs parents. Hadidouân dit à la fille : « Voilà tes parents qui vont venir au festin. S'ils te voient si ébouriffée, tu vas les dégoûter. — Eh bien ! rase-moi », dit-elle. Hadidouân prend le rasoir et coupe le cou à la fille, qu'il fait cuire, après lui avoir enlevé la peau, dont il se revêt (1). Et c'est ainsi qu'il salue la compagnie. Pendant qu'on festoie, il s'enfuit et crie de loin : « C'est votre fille que vous avez mangée, et pas Hadidouân ! »

Même idée, au fond, mais moins de vraisemblance, — de cette vraisemblance toute relative des contes, — dans le conte berbère de Ouargla :

Pour entendre les chansons de Baghdidis, la fille de l'ogresse le tire d'un trou où il est enfermé. Alors Baghdidis va moudre le grain avec elle, et ensuite ils jouent au *sig* (jeu à pile ou face avec des bâtonnets) : le vainqueur doit couper les cheveux du vaincu. C'est Baghdidis qui gagne; il coupe les cheveux de la fille, l'égorge, se revêt de sa chevelure et de ses habits et jette le corps dans la marmite. Au retour de l'ogresse, il lui raconte, en déguisant sa voix; qu'il a fait cuire Baghdidis et lui demande la permission de se tenir, par pudeur, sur la terrasse, quand leurs parents viendront au festin. C'est de cette terrasse que, quand ils se sont bien régalez, il leur dit ce qu'ils ont mangé.

Le conte arabe d'Algérie présenté cet épisode d'une autre manière :

« Va inviter mes tantes », dit la fille de l'ogresse à sa mère. L'ogresse part, et Hadidouân reste avec la fille, qui est occupée à *aiguiser une lame de sabre*; profitant de son inattention, il l'égorge.

De quelle manière Hadidouân « profite-t-il de l'inattention » de la fille de l'ogresse, le conte, tel qu'il a été publié, ne le dit pas. Mais cette lame de sabre qu'on aiguisé, n'est-ce pas là un trait qui se retrouve dans le conte norvégien ci-dessus?

Dans le conte norvégien, il est vrai, la jeune troll n'est pas « inattentive »; elle est bêtement confiante. Mais ce trait de la confiance naïve, les contes berbères et le conte arabe (houwâra) du Maroc, l'ont très nettement : la jeune ogresse met entre les mains du prisonnier

(1) Le Hadidouân du conte arabe d'Algérie « enlève le visage de la jeune ogresse et le met sur le sien ».

l'instrument de salut, le rasoir, comme la jeune troll lui donne le grand couteau. Et le trait absurde du jeune garçon norvégien demandant à la jeune troll la permission d'essayer le tranchant du couteau sur les cheveux de sa tresse, de sa tresse à elle, n'aurait-il pas eu, dans la forme primitive, quelque chose d'analogue au trait du jeune garçon marocain qui, par ses réflexions moqueuses sur l'ébouriffement, vrai ou non, des cheveux de la jeune ogresse, arrive à se faire remettre le rasoir libérateur? — Quant aux détails caractéristiques de la fin (vêtements de la jeune fille endossés par le jeune garçon, cri de vengeance triomphante), ils sont les mêmes dans tous ces contes, qu'ils aient voyagé jadis du lointain Orient vers les rives scandinaves de la mer du Nord ou vers la côte méditerranéenne de l'Afrique.

*
* *

C'est encore en Norvège qu'a été recueilli un petit conte dont tout l'ensemble rappelle singulièrement le petit conte d'*Ali aux figues* (1) :

Un petit garçon très gras, que sa mère appelle Gras-Cabri (*Smörbuk* = *Schmierbock*, de la traduction allemande), est pris par une troll qui lui a dit d'entrer dans son sac pour y chercher un beau petit couteau d'argent, et la troll l'emporte. Pendant qu'elle se repose en chemin, le petit garçon fait un trou au sac et s'échappe en mettant une racine de pin à sa place. Repris une seconde fois, il s'échappe encore de la même manière; mais, la troisième fois, la troll va droit à sa maison et, comme elle a une course à faire, elle dit à sa fille d'égorger le petit garçon et d'en faire de la soupe. La fille ne sachant comment s'y prendre, Gras-Cabri lui dit qu'il va le lui montrer : « Mets seulement la tête sur le banc, et tu verras. » La jeune troll le fait; alors Gras-Cabri, d'un coup de hache, lui abat la tête, qu'il met dans le lit, et le corps dans la chaudière. Quand le troll et sa femme reviennent, ils voient la tête sur l'oreiller et croient que leur fille dort. Ils mangent de bon appétit et disent, chacun à son tour : « Elle est bonne, la soupe de Gras-Cabri ! » Et le petit garçon crie, du haut de la cheminée : « Elle est bonne, la soupe de fille ! » Les trolls vont sous le tuyau de la cheminée, pour voir qui parle; alors Gras-Cabri leur fait tomber sur la tête une pierre et une racine de pin et les tue.

En Islande, le petit garçon s'appelle *Smjörbitill*, et ses aventures sont à peu près les mêmes (2).

(1) P. ASBJÖRNSEN et J. MOE, *op. cit.*, t. II, n° 22.

(2) ADELIN RITTERSHAUS : *Die neuisländischen Volksmärchen* (Halle, 1902), n° 39.

En Russie, dans un conte du Gouvernement de Voronej (1), la sorcière qui a réussi à se saisir du petit Ivashko, dit à sa fille Alenka de chauffer le four et d'y faire cuire l'enfant. Car voici de nouveau le four, et il est accompagné de la feinte maladresse, qui permet ici à Ivashko d'enfourner Alenka, pendant que la sorcière est allée faire ses invitations.

Après avoir bien mangé, la sorcière et ses amis sortent de la maison et se roulent sur l'herbe. « Je tourne et retourne, je me roule », dit la sorcière, « j'ai mangé la chair d'Ivashko ! » Et Ivashko lui crie, du haut d'un arbre sur lequel il a grimpé : « Tourne et retourne, roule-toi ; tu as mangé la chair d'Alenka ! »

Même conte, identiquement, en Lithuanie (2).

Dans un conte de la Russie septentrionale (3), la *Jaga Baba* (sorte d'ogresse) a trois filles, et la scène de la feinte maladresse et de l'enfournement a lieu trois fois ; trois fois aussi, la Jaga Baba ronge les os à moitié calcinés de ses filles, qu'elle prend pour ceux d'Ivashko, et le jeune garçon se moque d'elle. Finalement elle est enfournée elle-même ; mais, par ses promesses, qu'elle est forcée de tenir, elle obtient d'être mise en liberté. Grâce à un anneau, qu'elle lui a donné, Ivashko trouve à se marier et vit heureux.

*
* *

Dans cette région de la Sibérie méridionale, au nord des monts Altaï, où nous avons déjà trouvé l'enfournement de la fille d'un ogre (*jælbægæn*) (4), un second petit poème tartare, celui-ci de la vallée de la Katounja, présente une introduction très voisine de l'introduction du conte norvégien de *Gras-Cabri* (5) :

Tardanak est à labourer, quand arrive un *jælbægæn* à sept têtes : « Tardanak, veux-tu entrer dans mon sac ? — Pourquoi ne voudrais-je pas ? »

(1) W. R. S. RALSTON : *Russian Folk-tales* (Londres, 1873), p. 163 seq.

(2) Amélie GODIN : *Polnische Volksmärchen* (Leipzig, sans date), pp. 32 seq. — Ces contes sont tirés de la collection de contes lithuaniens de Glinski.

(3) C'est à l'obligeance du savant slaviste et folkloriste M. G. Polivka, professeur à l'Université tchèque de Prague, que nous devons la connaissance de ce conte, n° 73 de la grande collection de contes russes du Nord, formée en 1903-1904 par M. N.-E. Ontchoukov : M. Polivka n'avait pu que l'indiquer brièvement dans son compte rendu de cette collection (*Archiv für slavische Philologie*, 1909, p. 259 seq.)

(4) *Supra*, § 3 *in fine*.

(5) W. RADLOFF, *op. cit.*, I, p. 28 seq.

dit Tardanak, et il entre dans le sac. Mais, en chemin, le *jælbægæn* s'arrête pour dormir; Tardanak sort du sac et met des mauvaises herbes à sa place. Le *jælbægæn* retourne trouver Tardanak, qui s'exécute encore de bonne grâce; mais, cette fois, le *jælbægæn*, ne s'arrête pas en route, et Tardanak bien ficelé dans le sac, attend chez le *jælbægæn*, qui est allé chercher du bois, le moment d'être bouilli, quand il a l'idée de dire aux deux enfants de son ennemi de le délier, pour qu'il puisse leur fabriquer un beau jouet à chacun. Les enfants l'ayant délié, il les tue; puis il met les têtes sur le lit et les corps dans la chaudière. A son retour, le *jælbægæn* mange ce qu'il croit être Tardanak, et s'aperçoit trop tard, en voyant rouler les têtes, qu'il a mangé ses enfants. Finalement, Tardanak réussit à le faire périr.

Dans le premier poème tartare, que nous n'avions cité qu'à cause du trait de l'*enfournement*, le héros, immédiatement après qu'il a fait cuire une des filles du *jælbægæn* (il les enfourne, successivement, toutes les trois), met sur la table le foie, que le *jælbægæn* mange quand il rentre; et ensuite le *jælbægæn* dit en pleurant : « Ce n'était pas un foie d'homme; c'était le foie de ma fille. »

*
* *

Nous nous sommes, après un long circuit, rapprochés de l'Inde, notre point de départ initial; rentrons-y.

A Boulandchehr (« Provinces Nord-Ouest », dans la partie septentrionale de la riche plaine du Douab), M. W. Crooke a recueilli le petit conte que voici (1) :

Un petit garçon monte sur un arbre chargé de fruits et se met à manger. Vient à passer une vieille sorcière, qui demande au petit garçon de lui donner de ces fruits. L'enfant abaisse une branche; mais, quand sa main se trouve à la portée de la sorcière, celle-ci le saisit et le fourre dans son sac. En chemin, elle fait halte et dépose le sac, dont le petit garçon réussit à sortir; il y met des pierres et des épines. Quand elle est rentrée dans sa maison, la sorcière est bien attrapée. Mais, peu de jours après, elle reprend l'enfant sur le même arbre et l'emporte chez elle. Elle appelle sa bru et lui dit de couper le petit en morceaux et de le mettre dans la marmite, pendant qu'elle-même va acheter du poivre et du sel. — La jeune femme prend le petit garçon et, tandis qu'elle s'apprête à le tuer, elle ne peut s'empêcher de l'admirer : « Quels beaux yeux tu as, et quelle belle tête bien ronde ! Comment es-tu si joli ? » Le petit garçon répond : « Ma mère m'a arrangé les yeux avec une aiguille à repriser (*darning needle*) rougie au feu, et elle

(1) *North Indian Notes and Queries*, février 1896, p. 163.

m'a façonné la tête avec le pilon à riz. — Veux-tu me faire pareille à toi? » dit la jeune femme. — « Volontiers », dit le petit garçon, et il lui arrache les yeux avec une aiguille rougie au feu et lui fracasse la tête avec le pilon à riz; ensuite il la met dans la marmite. Après quoi il endosse les vêtements de la jeune femme et s'assied avec une modeste contenance dans un coin de la chambre. Quand la vieille revient, elle donne de la soupe et de la viande à toute sa famille, et un morceau de viande au chat. « Crachez ça! » dit le chat. « La belle-mère mange sa bru. — Qu'est-ce que dit le chat? » demande la vieille sorcière. — « Je reviens dans un moment, » répond le petit garçon, « et je vais te le dire ». Et il s'enfuit à toutes jambes. Quand enfin la vieille s'avise de regarder dans la marmite, elle voit que c'est sa bru qui a été bouillie.

Est-il besoin de faire remarquer que le petit conte berbère de Tunisie, résumé plus haut (l'histoire d'Ali aux figues) a tout à fait l'introduction de ce conte indien? L'arbre sur lequel le petit garçon cueille des fruits, sa main saisie par la sorcière, le sac, etc., tout y est.

Pour la suite du récit, il n'y a plus, sans doute, cette surprenante identité; mais, quelles que soient les différences extérieures, il est sûr qu'au fond la ruse dont use le petit garçon est la même dans les deux récits: dans l'un et dans l'autre, en effet, il fait croire à la jeune femme (ou à la jeune fille) chargée de le tuer, qu'il va la rendre plus belle (1).

*
* *

Un conte arabe, recueilli dans la ville de Tripoli de Barbarie, présente différemment notre épisode (2) :

(1) Un épisode d'un autre conte indien (de Kasoûr, district de Lahore) offre, pour l'allure générale, beaucoup d'analogie avec notre petit conte, et il a aussi le trait du pilon à riz (STEEL et TEMPLE : *Wide-Awake Stories*. Bombay, 1884, n° 7) : Une jeune et jolie fille, nommée Bopoloutchi, reçoit un jour la visite d'un prétendu oncle (un brigand déguisé), qui l'emmène dans son repaire sous prétexte de lui faire épouser un de ses fils. Arrivé chez lui, il dit à la jeune fille ce qu'il est et qu'elle sera sa femme à lui. Puis il ordonne à sa vieille mère de parer Bopoloutchi, pendant qu'il va s'occuper des préparatifs de la fête. — En mettant à Bopoloutchi ses habits de noce, la vieille lui demande comment elle a fait pour avoir de si beaux cheveux, tandis qu'elle-même est toute chauve. Bopoloutchi lui répond que c'est en lui travaillant la tête avec le pilon dans le gros mortier à riz, que sa mère lui a fait pousser de si longs cheveux. La vieille lui demande de lui rendre le même service, et Bopoloutchi lui travaille si bien la tête avec le pilon que la bonne femme meurt. Alors Bopoloutchi met les vêtements de la vieille, et elle s'enfuit après avoir revêtu le cadavre des habits de noce.

(2) H. STUMME : *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika* (Leipzig, 1898), conte n° 3.

Un jeune garçon, *Moitié-d'Homme* (1), pris par une ogresse, commence par se faire bien nourrir sous prétexte qu'il n'est pas assez gras pour être mangé; puis, le moment étant arrivé où on doit l'égorger, il dit à l'ogresse et à son mari d'aller inviter leurs parents; pendant ce temps il restera sous la surveillance de la jeune ogresse et fendra le bois nécessaire pour le faire cuire. Les ogres approuvent la chose et remettent à Moitié-d'Homme une hache. Quand Moitié-d'Homme est seul avec la jeune ogresse, il dit à celle-ci de venir lui tenir bien droite une bûche, pour qu'il la fende plus vite. La jeune ogresse y consent, et aussitôt, d'un coup de hache, il lui fend la tête.

Que l'on se reporte aux contes indiqués ci-dessus : dans un conte basque, c'est également sous prétexte de l'aider à fendre du bois que le héros se fait délier par l'ogresse et réussit à la tuer.

*
* *

Dans un conte kabyle du Djurdjura (2), notre épisode est horriblement défiguré :

Le jeune Amor Ennefç a été pris par une ogresse, et l'une des trois filles de celle-ci, laquelle fille est aveugle, est chargée de le tuer. « Jet'adjure au nom de Dieu, lui dit-elle, montre-moi comment dansent ton père et ta mère. — Et toi, montre-moi où ta mère place son couteau. » La jeune ogresse lui apporte le couteau; Amor la tue et se revêt de sa peau. Après quoi il fait cuire la jeune ogresse.

Sous d'absurdes altérations, ne peut-on pas reconnaître ici un souvenir de la danse autour de la chaudière, transformation de la circumambulation rituelle?

§ 5.

LES CONTES BARBARESQUES ET LA PROPAGATION DES CONTES ORIENTAUX.

Les nombreux contes de la côte barbaresque que nous avons eu à citer dans ce qui précède, nous fournissent l'occasion d'insister un peu sur l'importance qu'ont eue, à des époques parfaitement historiques, certains grands courants, par rapport à la propagation, à la diffu-

(1) Nous reviendrons plus loin sur ce nom et sur son explication.

(2) Le R. P. J. RIVIÈRE : *Recueil de contes populaires de la Kabylie du Djurdjura* (Paris, 1882), p. 229.

sion sur notre continent de tout un répertoire de contes, les mêmes un peu partout.

Parmi ceux de ces courants que l'on peut dès aujourd'hui déterminer, et auxquels nous consacrerons, si Dieu nous prête vie, un ouvrage spécial, l'un des plus faciles à constater, c'est celui qui, à la suite des conquêtes arabes, est venu d'Asie et a longé toute la côte barbaresque. Qu'a-t-il apporté dans ces parages?

Il a notamment apporté des contes, des contes arabes. Mais ces contes arabes eux-mêmes, les Arabes les tenaient en grande partie des Persans, et les Persans, de leur côté, les avaient empruntés à l'Inde. Ainsi, nous avons pu démontrer tout récemment, pièces en main, qu'un des contes arabes les plus fameux, le prologue-cadre des *Mille et une Nuits*, reflet d'un ouvrage persan disparu que mentionnent les historiens arabes, est composé en entier de récits indiens, dont le plus important est certainement antérieur, pour sa rédaction actuelle, à l'an 251 de notre ère (1).

Le fait, pour un conte, de se rencontrer sur cette côte barbaresque (nous ne parlons pas, évidemment, des légendes spécialement musulmanes) est donc une présomption que ce conte est venu de l'Orient, — allons jusqu'au bout, de l'Inde. Et parfois la présomption se change en certitude par la possibilité d'un rapprochement précis avec un conte indien : ce cas deviendra de plus en plus fréquent, à mesure que seront plus accessibles les richesses de la tradition orale de l'Inde, dans lesquelles jusqu'à présent on a si peu puisé (2), et aussi les ouvrages littéraires qui jadis ont fixé par écrit divers spécimens de cette tradition (3).

(1) Voir notre travail *Le Prologue-Cadre des Mille et une Nuits, les légendes perses et le Livre d'Esther*, dans la *Revue biblique internationale* des Dominicains de Jérusalem (janvier et avril 1909). — Les nombreux savants, et notamment plusieurs orientalistes de premier ordre, à qui nous avons communiqué ce mémoire, nous ont donné une adhésion sans réserve. « Vous m'avez convaincu, » nous écrit un de nos premiers arabisants français. Un Maître de la philologie sémitique en Allemagne est d'avis, lui aussi, que « l'origine du conte-cadre est maintenant démontrée »; « démontrée une fois pour toutes, » dit un arabisant hollandais, etc., etc.

(2) Pour ne parler que de l'Inde Septentrionale, M. W. Crooke, qui connaît si bien cette région, déclare qu'on n'est pas encore allé au-delà d'un examen « superficiel » des couches supérieures du folk-lore. « Le nombre des contes, chants et ballades, proverbes et croyances populaires, qui n'ont pas encore été notés, est immense. » (*Folk-Lore*, septembre 1902, p. 307.)

(3) Entre autres sources, s'ouvrant maintenant à nous, il faut signaler les récits que les Bouddhistes chinois ont traduits jadis du sanscrit. On y retrouvera, bien reconnaissables sous leur vêtement bouddhique, plus d'un conte du grand répertoire asiatico-européen. L'important de ces récits, que l'éminent sinologue M. Edouard Chavannes,

*
* *

Reprenons les contes barbaresques cités plus haut et renfermant l'épisode du jeune garçon qui, devant être mangé par une ogresse, fait manger à celle-ci sa propre fille.

On a vu que, chez les Berbères de Tunisie, cet épisode forme à lui seul un petit conte, et nous avons pu rapprocher de l'histoire du petit Ali celles du Gras-Cabri norvégien, du Tardanak de Sibérie, du petit garçon non nommé de l'Inde septentrionale. La ressemblance entre ces divers contes, dispersés si loin les uns des autres, est frappante et suppose forcément à cette dispersion un point de départ original unique. Evidemment, c'est dans un seul et même pays que s'est formé ce conte dont nous trouvons des versions dans l'Inde, en Sibérie, en Norvège, en Tunisie. Le trait de l'arbre à fruits sur lequel est monté le petit garçon, quand arrive l'ogresse, — trait absolument caractéristique, commun au conte berbère de Tunisie et au conte indien, — fixe bien nettement ce point de départ, du moins pour le conte tunisien, le seul dont nous ayons à nous occuper dans cette partie de notre travail, et certes ne le fixe pas en Tunisie. Ici donc un fait précis vient justifier nos thèses et confirmer l'existence aux temps passés d'un courant indo-arabo-barbaresque.

*
* *

En dehors de ce petit conte d'*Ali*, notre épisode, dans les contes barbaresques, ne se présente nulle part à l'état isolé : partout il est *encadré*, partout il fait partie d'un ensemble dans lequel il est enchâssé. Ces encadrements, ces ensembles sont très divers, et pourtant *aucun n'est spécialement barbaresque* : apportés par un certain courant sur la côte méditerranéenne africaine, ils ont été apportés encore ailleurs par d'autres courants.

Examinons, à ce point de vue, le conte de *Hadidouân*, tel que le donnent les deux versions arabes du Maroc et de l'Algérie.

Ce conte de *Hadidouân* a une introduction assez singulière :

Trois jeunes garçons demandent à leur père de leur faire une maison : l'aîné veut une maison de planches; le second, une maison de pierre; le

membre de l'Institut, a entrepris de publier en français, c'est que la date des traductions chinoises peut être fixée; ce qui permet d'affirmer, pour chacun des récits traduits, qu'il existait dans l'Inde avant telle ou telle date.

plus jeune, Hadidouân, une maison de fer. Chacun s'établit dans sa maison. Survient une sorcière; elle démolit la maison de planches, puis la maison de pierre; mais elle se casse inutilement la tête contre la maison de fer.

Suit le récit d'une lutte de ruses entre la sorcière, qui veut prendre Hadidouân, et celui-ci, que toutes ses malices n'empêchent pas d'être pris. Arrive alors notre épisode, et, pour terminer, la mort de la sorcière et de ses parentes qui, après avoir allumé un grand feu autour de la maison de fer, veulent la démolir à coups de tête, quand elle est devenue rouge, et restent le front collé au fer ardent (1).

Ce qu'il faut constater, c'est que l'introduction du conte de *Hadidouân* ne lui appartient nullement en propre; elle lui est commune avec beaucoup d'autres contes, que d'autres courants ont apportés en Lorraine, dans la Haute-Bretagne, en Angleterre, dans divers pays italiens, en Espagne (2). Chose curieuse, il n'y a, du moins à notre connaissance, qu'un seul de ces contes qui ait parmi ses personnages des êtres humains: c'est un conte italien du Mantouan. Ailleurs nous avons affaire à un conte d'animaux, nous ne disons pas à une fable, car ici on raconte pour raconter, non pour moraliser.

Résumons ce conte du Mantouan :

Une veuve, en mourant, dit à ses trois filles d'aller trouver leurs oncles et de se faire bâtir par eux une petite maison pour chacune. L'aînée demande à son oncle le fabricant de paillassons de lui faire une maison de paillassons. La seconde se fait construire par son oncle le menuisier une maison de bois. Enfin la dernière, Marietta, se fait bâtir par son oncle le forgeron une maison de fer. Le loup vient successivement enfoncer la porte des deux aînées, qui ne voulaient pas lui ouvrir, et les mange. Mais il se casse l'épaule contre la porte de Marietta. Il se la fait raccommo-der avec des clous par un forgeron et va dire à Marietta que, si elle veut venir avec lui le lendemain matin, à neuf heures, ils iront cueillir des pois dans un champ voisin. « Volontiers, » dit la jeune fille. Mais elle se lève avant le jour, va cueillir les pois, et, quand le loup arrive, elle lui montre les cosses qu'elle a jetées par la fenêtre. Le jour d'après, où elle doit aller cueillir des lupins avec le loup, elle lui

(1) La « tour de fer » qui, dans le conte tripolitain de *Moitié d'Homme*, cité plus haut, se trouve à point nommé, on ne sait comment, pour donner asile au héros poursuivi par l'ogresse, est un souvenir évident de la maison de fer de Hadidouân; de même, le « mur en fer » que, dans le conte berbère de Ouargla, Baghidis bâtit auprès de la maison de l'ogresse, et au haut duquel il habite. — Les deux contes ont aussi l'épisode de la tour ou du mur rougis au feu. — M. René Basset nous dit que le nom de *Hadidouân* vient sans doute de l'arabe *hadid*, « fer » : quelque chose comme « l'homme de fer », « l'homme à la maison de fer ». M. Hans Stumme (contes houwâra, déjà cités, p. 10) est du même avis.

(2) Voir notre conte de Lorraine n° 76, *Le Loup et les petits Cochons*, et les remarques.

joue encore le même tour. Le troisième jour, il est convenu qu'on ira ensemble dans un champ de citrouilles. Marietta y arrive de très bonne heure; mais le loup s'est levé matin, lui aussi. Quand elle l'aperçoit, elle fait un trou dans une citrouille et s'y blottit. Le loup prend justement cette citrouille et va la jeter par la fenêtre dans la maison de Marietta. « Merci, dit celle-ci, j'étais dans la citrouille, et tu m'as portée à la maison. » Alors le loup, furieux, veut descendre par la cheminée de Marietta; mais il tombe dans un chaudron d'eau bouillante, qu'elle a mis sur le feu, et y périt.

Une différence entre *Hadidouân* et le groupe de contes dont fait partie le conte italien, c'est que, si *Hadidouân* finit par avoir raison de la sorcière, il n'en a pas moins été pris par elle malgré ses ruses. Dans le conte italien et les autres contes similaires, succès ininterrompu de l'adversaire du loup, lequel loup finit par périr échaudé; car, ici encore, nous retrouvons la chaudière bouillante.

Notons que l'épisode des pois, des lupins, des citrouilles à cueillir se retrouve, mais assez peu net, dans les deux versions de *Hadidouân* et aussi dans les contes berbères de Ouargla et de la Grande Kabylie. Ainsi, dans *Hadidouân*, la sorcière dit aussi au jeune garçon de venir cueillir des figues ou arroser avec elle. Et *Hadidouân* trouve moyen de lui échapper. — Ce qui est tout à fait curieux, c'est que le trait de la citrouille du conte du Mantouan reparaît dans le conte berbère de Ouargla. Là, Baghdidis joue des tours à l'ogresse et à sa fille en leur proposant d'aller cueillir des raisins, des figues et des dattes. A la fin, *il se cache dans une citrouille*; mais, à la différence du conte italien, il n'est pas jeté avec la citrouille par l'ogresse dans sa maison à lui, mais emporté chez elle et jeté dans un trou: sept sacs et sept moulins à bras sont entassés sur lui. — Nous avons vu comment Baghdidis se fait tirer du trou par la fille de l'ogresse.

*
* *

Dans le conte de *Hadidouân* et dans les autres contes berbères, italien, etc., que nous venons d'examiner rapidement, le héros ou l'héroïne sont en lutte avec l'ogresse ou avec le loup au sujet de bien petites choses. Nous avons indiqué plus haut un groupe de contes dans lequel cette lutte prend une tournure *épique*: là, le héros, à son corps défendant et sur l'ordre d'un roi, dérobe, au milieu de mille dangers, à un être malfaisant divers objets précieux et le plus souvent merveilleux, et finalement apporte au roi cet être malfaisant lui-même.

Ce thème, — que le regretté Reinhold Koehler a étudié, nous l'avons déjà dit, à propos d'un conte des Avars du Caucase (1), — le courant arabe l'a déposé lui aussi, en pays barbaresque, chez les Kabyles du Djurdjura. Voici en gros, cette version kabyle, sur laquelle nous aurons à revenir (2) :

Le petit héros, Amor Ennefç, a su s'échapper et faire échapper ses six frères de la maison d'une ogresse. Quand les jeunes garçons sont revenus chez leur père, l'un d'eux dit à celui-ci qu'il y a chez l'ogresse un tapis qui s'étend tout seul. « Amor nous l'apportera, » dit le père. Amor, en effet, grâce à son adresse, apporte le tapis. Puis il faut qu'il dérobe à l'ogresse un moulin qui moule tout seul; puis encore un plat qui prépare le couscous et le cuit tout seul, et enfin qu'il amène l'ogresse elle-même.

Notre épisode (Amor Ennefç et la fille de l'ogresse), sous la forme si altérée que nous avons fait connaître à la fin du § 4, termine le conte.

*
* *
*

Dans le conte kabyle, Amor sauve ses frères en même temps que lui-même; mais, pour le faire, il profite simplement, pendant la nuit, de ce que l'ogresse est endormie. Dans le conte tripolitain, cité plus haut, Moitié-d'Homme recourt à une ruse très caractérisée, qui réveillera, chez nous autres Français, des souvenirs d'enfance :

Douze frères se mettent en route pour se rendre chez un oncle qu'ils ne connaissent pas et dont ils veulent épouser les douze filles. Ils arrivent chez un ogre et une ogresse, qui, eux aussi, ont douze filles et qui se donnent pour l'oncle et la tante des jeunes gens. La nuit, l'ogresse met sur les garçons une couverture rouge et sur ses filles une couverture blanche. Quand tout le monde est endormi, le plus jeune des garçons, Moitié-d'Homme, qui se méfie, change de place les couvertures, substituant l'une à l'autre; en même temps il met les fez des garçons sur la tête des filles et les voiles des filles sur la tête des garçons. Il en résulte que l'ogresse égorge ses filles en croyant égorger les garçons.

C'est, comme on voit, notre *Petit Poucet*, tel que Perrault l'a noté au XVII^e siècle; mais ici l'une des filles se réveille à temps pour crier

(1) Voir A. SCHIEFNER : *Awarische Texte*, 1873, n° 3. (Publié dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg*, 7^e série, Tome 19, n° 6). — Les remarques de Koehler sont reproduites dans ses *Kleinere Schriften zur Märchenforschung*, tome I (Weimar, 1898), pp. 546 seq.

(2) J. RIVIÈRE, *op. cit.*, pp. 226 seq.

à sa mère de ne pas la tuer, et c'est cette dernière fille que nous retrouvons dans l'épisode ci-dessus résumé (§ 4, *in fine*).

Reinhold Koehler, dans les remarques auxquelles nous avons renvoyé, indique divers contes (grecs modernes, sicilien, breton), dans lesquels a lieu cette substitution d'une couverture à l'autre, ou d'une coiffure d'homme à une coiffure de femme. — On a pu remarquer que le conte tripolitain a les deux formes de substitution à la fois, et d'une façon très nette; le conte berbère de Ouargla présente, mais d'une façon assez confuse, la première forme (la couverture rouge et la couverture blanche).

*
* *

Le Petit Poucet, de Perrault, est un personnage extraordinaire, non seulement par son adresse, mais par sa taille minuscule. Son *double*, dans deux contes kabyles, est un nain, et l'on en donne la raison. Nous transcrivons (J. RIVIÈRE, *op. cit.*, p. 225 et 231) :

Un homme avait sept femmes. Il partit un jour pour traverser les sept mers; il rapporta sept pommes. Il rencontra un homme qui lui en demanda une : « O mon brave, lui répondit-il, je n'ai que sept pommes pour mes sept femmes. » Il lui en donna la moitié d'une. Chacune des femmes eut un enfant. La femme qui reçut la moitié de pomme mit au monde Amor Ennefç; — un nain (dit expressément la variante, p. 231).

Le conte arabe de Tripoli, lequel a été *monogamisé*, si l'on peut parler ainsi, — une seule femme au lieu de sept, — dit comment ces pommes mystérieuses sont venues à leur possesseur :

Un homme, qui est très affligé de ne pas avoir d'enfants, reçoit d'un vieillard inconnu douze pommes : « Fais-les manger à ta femme et tu auras douze fils. » La femme mange onze des pommes, et sa sœur, étant venue, elle lui donne la moitié de la douzième, et mange l'autre moitié. Elle met au monde douze garçons; le douzième est un « homme à moitié fait » : on l'appelle *Moitié-d'Homme* (*Hælbchen*, dans la traduction allemande).

Qu'est-ce au juste que cet « homme à moitié fait » (*nur halb fertig-gewordener Mensch*)? Un conte indien de Firôzpoûr (Pendjâb) l'explique (1) :

Sur le conseil d'un *faqîr*, un roi sans enfants lance deux fois un certain bâton dans les branches d'un manguier. La première fois, cinq mangues tombent par terre; la seconde fois, deux. Le roi porte ces mangues à ses sept

(1) F. A. STEEL et R. C. TEMPLE : *Wide-Awake Stories* (Bombay, 1884), p. 290 seq.

reines, pour que chacune en mange une. Quand il arrive au palais, la plus jeune reine est absente; il met sa mangue en réserve dans une armoire; mais la jeune reine, à son retour, ne trouve que moitié de la mangue; l'autre moitié a été mangée par une souris. La conséquence, c'est que la jeune reine ne met au monde qu'une «moitié de fils» (*half a son*), la moitié d'un homme coupé en deux du haut en bas, n'ayant qu'un œil, une oreille, un bras, une jambe, etc. On lui donne le nom de Prince Moitié-de-Fils.

Ce thème bizarre du *Demi-homme* s'est joint, comme introduction, à divers thèmes dans lesquels il s'agit ordinairement d'un personnage faible, disgracié de la nature, méprisé, et qui finalement triomphe :

— 1° Dans le conte tripoliteain, Moitié-d'Homme est notre Petit Poucet;

— 2° Dans un conte grec moderne d'Épire (1), où le thème primitif s'est affaibli (pas de fruit merveilleux : une femme sans enfants en demande un à Dieu, « quand même ce ne serait qu'un demi »), le « demi-homme » joue le rôle qui, dans une certaine famille de contes, est attribué à une sorte de niais, lequel, grâce à un poisson mystérieux, finit par devenir intelligent et par épouser une princesse (2);

— 3° Dans le conte indien de Firôzpoûr, le prince Moitié-de-Fils est dédaigné au palais, comme le boiteux d'un conte indien du Bengale, ou le « petit bossu » d'un conte lorrain (3). Ses six frères le détestent et sont furieux de l'avoir vu, plusieurs fois, se dépêtrer de mauvaises affaires. Finalement, pendant qu'il est en train de tirer de l'eau d'un puits, ils le poussent dedans; mais la bonne chance suit partout Moitié-de-Fils : il surprend, dans le puits, la conversation de trois êtres mystérieux, et ce qu'il apprend fait qu'il se trouve en état de guérir une princesse, qui devient sa femme, et de déterrer d'immenses trésors (4).

Ce qui est très curieux, c'est que, — évidemment par l'effet d'une *attraction* qui s'est opérée entre deux récits ayant la même introduction (la naissance du demi-homme), — la combinaison n° 3 est venue en partie s'intercaler dans la combinaison n° 1 et former l'épisode suivant du conte tripoliteain :

(1) J. G. VON HAHN, *op. cit.*, n° 8.

(2) Dans notre travail *Le Lait de la mère et le Coffre flottant* (*Revue des Questions historiques*, avril 1908, p. 379 = p. 29 du tirage à part), nous avons rapidement étudié ce thème.

(3) Voir notre conte de Lorraine n° 19, *Le Petit Bossu*, et les remarques (I, p. 221).

(4) La fin de ce conte est une variante du thème *du Bon et du Méchant*, que nous avons étudié jadis dans les remarques de notre conte de Lorraine n° 7. (Cf. t. II, p. 353.)

Après que, grâce aux ruses de Moitié-d'Homme, ses onze frères et lui se sont échappés de chez les ogres, leurs faux oncle et tante, ils arrivent chez leur vrai oncle, qui leur donne en mariage ses douze filles, qu'ils sont venus chercher : l'aînée à l'aîné, la seconde au second, et ainsi de suite. Or, la dernière, destinée à Moitié-d'Homme, est la plus jolie, ce qui irrite les onze frères, et ils complotent de tuer Moitié-d'Homme et de donner sa femme à l'aîné. Sur le chemin du retour à la maison paternelle, on vient à passer auprès d'un puits. Moitié-d'Homme est invité, comme étant le plus jeune, à descendre dans le puits pour y remplir le seau. Après que le seau est remonté, Moitié-d'Homme crie à ses frères de le remonter lui-même; mais, quand il est arrivé à mi-hauteur, ses frères coupent la corde, et Moitié-d'Homme retombe dans le puits. Il est sauvé par un poisson merveilleux.

On trouvera réunis, dans les remarques de notre conte de Lorraine n° 19, *Le Petit Bossu*, nombre de contes dans lesquels le héros, qui rapporte d'une expédition périlleuse des objets sans prix et une jeune fille d'une merveilleuse beauté est jeté dans un puits par ses frères. Ce conte se rencontre, lui aussi, en pays barbaresque, chez les Kabyles du Djurdjura (J. RIVIÈRE, *op. cit.*, pp. 235 seq.) — Dans le conte tripolitain, celle des douze sœurs qui doit être la femme de Moitié-d'Homme, est la plus belle : cette circonstance, qui excite la jalousie des frères, a favorisé, dans ce conte, l'attraction que nous avons signalée entre le thème du *Demi-homme* n° 3 et le thème n° 1 (1).

*
* *

Peut-être sera-t-il intéressant de faire remarquer, tout à fait accessoirement, que le thème du *Demi-homme* se présente, — toujours en pays barbaresque, — sous une forme qu'on pourrait presque appeler une *parodie*. « Moitié-d'Homme » est devenu « Moitié-de-Coq », la moitié vivante d'un coq que les deux femmes d'un Kabyle se sont partagé. Nous n'avons pas à étudier ici ce conte, que M. René Basset

(1) Est-il nécessaire de faire remarquer que, dans ces contes de frères jaloux, il n'y a rien de l'histoire de Joseph et de ses frères? Ceux-ci ne disent nullement à Joseph de tirer de l'eau d'un puits et ils ne le précipitent pas traitreusement dans ce puits. Ils agissent ouvertement. Après avoir voulu d'abord tuer Joseph, ils consentent, sur les instances de l'un d'eux, Ruben, à ne pas verser son sang et à le descendre dans une *vieille citerne sans eau*, véritable oubliette (on se servait parfois plus tard, en Palestine, de telles citernes comme de cachots : *Zacharie*, IX, 11). La suite du récit montre que Ruben pensait aller retirer son frère de la citerne; mais, quand il y arrive, Joseph ne s'y trouve plus; il en a été retiré par les autres frères et vendu aux marchands d'une caravane qui passe. — Entre le récit biblique et les contes que nous avons indiqués, il n'y a aucune de ces ressemblances *caractéristiques* qui dénotent une communauté d'origine.

a publié et accompagné de remarques très instructives (1). Nous dirons seulement que, comme *Moitié-d'Homme*, *Moitié-de-Coq* est toujours et partout victorieux, et que des contes similaires où figure aussi *Moitié-de-Coq*, sont arrivés dans divers pays de France (Haute-Bretagne, Poitou, pays messin). — Aux nombreux contes cités par M. René Basset, nous ajouterons un conte indien, dont le héros est un oiseau bien complet et non une moitié d'oiseau (2): cette forme, excellemment traitée dans le conte indien, paraît avoir été exportée plus souvent que l'autre.

*
* *

Si maintenant, après cet examen des contes barbaresques de *Hadidouân*, de *Moitié-d'Homme*, *d'Ali aux figues*, etc., nous revenons au conte non moins barbaresque du petit frère et de la petite sœur chez la sorcière, tel qu'il a été recueilli chez les Houwâra du Maroc, nous aurons les mêmes constatations à faire : presque tous les traits du récit se retrouvent ailleurs, parfois bien loin du Maroc.

Complétons donc ce que nous avons déjà dit au sujet de ce conte.

L'introduction est celle de *Hænsel et Græthel*. A l'instigation de sa femme, un homme très pauvre mène perdre ses deux enfants, petit garçon et petite fille, dans la forêt pour se débarrasser de deux bouches inutiles. Mais les enfants peuvent revenir à la maison, la petite ayant semé du son et de la cendre tout le long du chemin pour le marquer. (Dans la variante *schilha*, également marocaine, la petite fille laisse tomber de place en place une noix.)

Ces divers traits sont bien connus. Disons seulement qu'ils existent dans les recueils que l'on possède de contes populaires indiens, si insuffisants qu'ils soient pour le moment. Voici, rapidement résumé, un passage d'un conte de la Vallée du Haut-Indus, recueilli dans le petit village de Ghâzi, à trente milles au-dessus d'Attock (Pendjâb) (3) :

Un râdjâ remarié mène perdre dans la forêt ses deux filles, que leur marâtre déteste; elles arrivent chez une ogresse qui les cache (comparer notre *Petit Poucet*), en les transformant en mouches, pour les protéger contre l'ogre. Puis, quand l'ogresse leur a rendu leur première forme, elles s'établissent

(1) René BASSET : *Contes populaires berbères* (Paris, 1887), n° 42, et pp. 187-190.

(2) *North Indian Notes and Queries*, août 1893, p. 83.

(3) Ch. SWYNNERTON : *Indian Nights Entertainment; or, Folk-Tales from the Upper-Indus* (Londres, 1892), n° 81.

sur un grand arbre; l'aînée reste là toute la journée à coudre; la plus jeune, qui a rassemblé un troupeau de daims, s'occupe à les faire paître. Un jour l'aînée est aperçue sur son arbre par le vizir d'un râdjâ, et le râdjâ l'emmena, pour l'épouser. Pendant qu'elle est ainsi emportée sur le cheval du râdjâ, la jeune fille sème derrière elle des *graines de moutarde*, afin que sa sœur puisse reconnaître le chemin qu'elle a suivi.

Dans un autre conte indien du même genre, provenant non plus du Nord, mais du Sud (1), ce sont les perles de son collier qu'égrène la sœur enlevée. Graines ou perles, nous avons là le son et la cendre ou les noix des contes marocains, les cailloux blancs du *Petit Poucet* ou de *Hænsel et Gretel*, etc.; mais ce trait a été transposé, transporté à un autre endroit du récit.

On a remarqué que, dans les deux contes indiens, les enfants abandonnés dans la forêt sont des jeunes filles, comme dans notre vieux conte français de *Finette Cendron*. Il en est de même dans un conte du Cambodge, originaire certainement de l'Inde, comme toute la littérature et les œuvres d'imagination des peuples de l'Indo-Chine (2). Dans ce conte, ce n'est pas la haine de la marâtre, c'est (comme dans le conte marocain et dans les contes européens) la misère qui force un bûcheron à aller perdre dans la forêt ses douze filles. La plus jeune réussit à revenir avec ses sœurs à la cabane paternelle; mais, une seconde fois, elle ne peut retrouver son chemin. La reine des *Yaks* (sorte d'ogres) rencontre les jeunes filles mourantes et les emmène dans son palais, où elle les fait bien soigner, se promettant de bons repas. Quand elle est pour faire égorger l'aînée, un génie les avertit et les sauve. Comme dans le conte du Haut-Indus, les serviteurs d'un roi les voient endormies sur un arbre, et le roi, épris de leur beauté, les prend toutes les douze pour femmes. Etc.

Peut-être dira-t-on que ce trait d'enfants dont la misère force un père à se débarrasser en les égarant dans un bois, n'a rien de très caractéristique et qu'il peut avoir été inventé à la fois dans l'Inde, au Maroc, en Europe. Mais ce trait est précisé, caractérisé, *individualisé* par sa combinaison avec le trait de l'arrivée des enfants chez un être malfaisant, auquel ils réussissent à échapper (3).

(1) Miss M. FRÈRE : *Old Deccan Days; or, Hindoo Fairy Legends, Current in Southern India*. 2d Edition (Londres, 1870). — Dans ce conte, la plus jeune des deux princesses fait périr l'ogre et l'ogresse en les poussant dans un puits au-dessus duquel ils sont penchés.

(2) Aug. PAVIE : *Contes populaires du Cambodge, du Laos et du Siam* (Paris, 1903), pp. 50 seq.

(3) Ce sont encore des jeunes filles, cinq sœurs, qui figurent dans un conte, véritable épave mutilée, défigurée, qu'un courant indo-persano-arabe, — passant par la

*
* *

Un détail du conte des Houwâra marocains qui sera moins familier au lecteur que les détails précédents, c'est celui de laalebasse que le père suspend à un arbre afin que le bruit qu'elle produira fasse croire aux enfants qu'il se trouve dans le voisinage. Ce passage, devenu obscur dans le conte marocain et incompréhensible dans le conte somâli, est très net dans le conte indien du Haut-Indus. Là, c'est une jarre vide que le père met au haut d'un grand bâton, afin que le vent, la poussant contre le bâton, lui fasse faire du bruit. Dans un conte roumain (1), c'est une gourde qui est suspendue à un arbre. Ailleurs (conte de *Hænsel et Grethel* et autres contes), le père attache à un arbre une branche ou une cognée ou un sabot, qui, heurtés par le vent contre l'arbre, doivent faire croire aux enfants qu'il est occupé à abattre des arbres dans le voisinage.

Dans le conte marocain, le petit frère et la petite sœur, étant entrés chez la sorcière aveugle et entendant une sorte de refrain qu'elle dit et répète, tandis qu'elle secoue une outre remplie de lait pour faire du beurre, éclatent de rire, et ils sont pris. — Ce trait, qui n'est pas dans *Hænsel et Grethel*, se rencontre dans les contes portugais analogues des recueils Coelho et Consiglieri-Pedroso, ainsi que dans le conte portugais du Brésil, tous examinés à la fin du § 2.

Quand les deux enfants arrivent chez la sorcière, ils la trouvent occupée à faire cuire des gâteaux (des galettes de maïs, dans le conte brésilien). Comme elle est à moitié aveugle, le petit garçon réussit à lui dérober de ces gâteaux, et la vieille s'en prend à son chat, qu'elle gronde. Les enfants (ou, parfois, la petite fille seule) se mettent à rire, et la vieille les empoigne.

Même trait, ou, du moins, trait analogue dans un conte islandais (2), dans lequel la petite sœur, en voyant l'allure gauche d'une géante

côte de l'Arabie du Sud, l'île de Socotora, la « corne nord-orientale » de l'Afrique, — a déposée au pays des Somâli. Dans ce conte somâli, une cloche remplace bizarrement l'objet dont le bruit doit faire croire aux jeunes filles que leur père est toujours dans le voisinage; mais le père n'a nullement l'intention de perdre les jeunes filles dans la forêt; il dort, et, pendant son sommeil, une ogresse le dévore. C'est chez cette ogresse que les cinq jeunes filles arrivent, et elles sont reçues par la fille de l'ogresse, qui n'est pas ogresse elle-même et qui se joint aux cinq sœurs pour faire périr l'ogresse en versant sur elle de l'eau bouillante pendant son sommeil.

(1) *Roumanian Fairy Tales and Legends* (Londres, 1881), p. 81 seq.

(2) Adeline RITTERSHAUS, *op. cit.*, n° 29.

aveugle, éclate de rire; ce qui fait qu'elle et son frère sont pris et enfermés dans la porcherie de la géante pour être engraisés.

Reste à signaler, dans le conte marocain, un dernier trait : le petit garçon et la petite fille, enfermés chacun dans un sac pour y être engraisés, présentent à la sorcière, qui leur dit de montrer leur doigt à travers une fente du sac pour qu'elle voie s'ils sont suffisamment gras; l'un une épingle, l'autre une aiguille. — Dans le conte kabyle, Amor Ennefç présente à l'ogresse la queue d'un rat; dans la version algérienne de *Hadidouân*, au lieu de cette queue de rat, c'est la queue d'une gerboise; dans le conte de la Grande Kabylie, c'est une tige de raisin.

Dans *Hänsel et Gretel*, Hänsel, mis à l'engrais, montre à la sorcière, à travers une grille, un petit os; dans les contes portugais et le conte espagnol d'Estramadure, reparaît la queue de rat, etc.

*
* *

Ces rapprochements sommaires pourrait être multipliés; mais ils suffisent, ce nous semble, pour faire entrevoir, dans le lointain du temps-jadis, toute sorte de courants, partant du même point originaire que le courant indo-arabo-barbaresque, et charriant les mêmes contes.

(A suivre.)

Emmanuel COSQUIN.

LE RÊVE DU TRÉSOR SUR LE PONT

§ 5

VERSION KABYLE



Le conte du Rêve du Trésor sur le pont a été étudié à diverses reprises dans la *Revue des Traditions populaires* (1). Je donnerai ici la traduction d'une version

(1) Cf. t. XIII, 1898, n° 4-5, avril-mai, p. 193-196, où sont indiqués les travaux antérieurs; T. XIV, 1899, n° 2, février, p. 111-112, complément du premier; T. XV, 1900, n° 5, mai, p. 294-296 (où il est numéroté IV par erreur). Cf. aussi LOHMEYER, *Der Traum vom Schatz auf der Coblenzer Brücke*, *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin*, 1909, p. 286-289, et BOLTE, *Zur Sage vom Traum vom Schätze auf der Brücke*, *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin*, 1909, p. 288-298 et la riche bibliographie qui y est citée.

il attacha son vaisseau par une corde à un arbre ou à un rocher, mais Tennes, par colère, la coupa d'un coup de hache. C'est pourquoi l'on dit, de quelqu'un qui refuse durement quelque chose : il l'a coupé avec la hache ténésiennne. Les Grecs racontent que Tennes fut tué par Achille, tandis qu'il défendait son pays (1).

XCI

LE LOUP DÉNONCIATEUR

Les Delphiens racontent qu'un homme ayant volé les richesses du dieu (Apollon), alla cacher cet or dans l'endroit du Parnasse où il y avait le plus d'arbres sauvages. Un loup survint pendant qu'il dormait et le tua. Comme cet animal venait tous les jours hurler dans la ville, les gens crurent que cela n'avait pas lieu sans la volonté divine; ils le suivirent, trouvèrent l'or sacré et consacrèrent au dieu un loup en bronze (2).

RENÉ BASSET.

ÉTUDE DE FOLK-LORE COMPARÉ

LE CONTE DE « LA CHAUDIÈRE BOUILLANTE ET LA FEINTE
MALADRESSE » DANS L'INDE ET HORS DE L'INDE*(Troisième et dernière partie.)* (3)

§ 6

FINETTE, CENDRON ET LA CENDRILLON DE L'ANNAM

NOUS avons mentionné, un peu plus haut, le conte français de *Finette Cendron*, si admirablement raconté, à la fin du XVII^e siècle, par M^{me} d'Aulnoy. La première partie de ce conte se rattache à la fois à deux des types de contes précédemment étudiés : à celui qui a l'épisode

(1) PAUSANIAS, *Description de la Grèce, Phocide*, ch. XIV, éd. Clavier, t. V, 1^{re} partie. Paris, 1824, in-8, p. 348 et 351.

(2) PAUSANIAS, *Description de la Grèce, Phocide*, ch. XIV, p. 352.

(3) Voir la *Revue* de janvier-février et de mars 1910.

du *four*, et aussi à celui dans lequel le héros réussit par ruse à tuer la jeune ogresse, notamment *en prétendant la rendre plus belle*.

Et d'abord, l'épisode du four, que le conte français présente sous une forme altérée, ou du moins très particulière :

Finette et ses deux sœurs ayant dit à l'ogre qu'elles savaient faire de bons gâteaux et toute sorte de pâtisserie, l'ogre ordonne à Finette de chauffer le four et lui demande comment elle fait pour savoir s'il est assez chaud. « Monseigneur, j'y jette du beurre, et puis j'y goûte avec la langue. » Quand l'énorme four de l'ogre est embrasé comme une fournaise, Finette y jette une masse de beurre : « Maintenant, il faut tâter avec la langue; mais je suis trop petite. — Je suis grand », dit l'ogre, et, se baissant, il s'enfonce si avant qu'il ne peut plus se retirer, de sorte qu'il brûle jusqu'aux os.

Maintenant rappelons l'épisode de Finette avec l'ogresse :

Après s'être débarrassée de l'ogre, Finette cherche à faire périr l'ogresse. Elle lui propose de la coiffer à merveille : « Vous seriez comme un astre. » L'ogresse ayant accepté, Finette et ses deux sœurs « lui ôtèrent son bonnet et se mirent à la peigner et à la friser; en l'amusant de leur caquet, Finette prit une hache et lui donna par derrière un si grand coup, qu'elle sépara son corps d'avec sa tête. »

Ici, comme dans le petit conte indien, pour réussir à tuer l'ogresse, on lui dit qu'on veut la faire belle. Mais le thème a été modifié selon le goût européen qui pouvait difficilement admettre, même chez un être aussi borné que malfaisant, une crédulité poussée au point de celle de la jeune femme du conte indien (on se souvient de l'aiguille rougie au feu, qui doit faire de beaux yeux, et du pilon à riz, qui doit façonner élégamment la tête), — à moins que ce même thème n'ait déjà été modifié avant d'arriver dans notre Occident, et aussi en Tunisie où il s'offre à nous, nous l'avons vu, sous une forme nullement invraisemblable (le jeune garçon, en disant à la jeune ogresse qu'elle est ébouriffée et qu'elle dégoûtera les convives, lui suggère l'idée de se faire raser la tête).

Chez les Annamites, et aussi chez les tribus tjames, dispersées dans le sud de l'Annam et dans le Cambodge, un conte du type de *Cendrillon* a un épisode dans lequel une ruse analogue est employée par l'héroïne pour se venger d'une ennemie.

Nous avons autrefois, dans les remarques de nos *Contes populaires de Lorraine* (t. II, p. 360), résumé l'ensemble de ce conte provenant de ces pays d'Extrême-Orient qui ont reçu de l'Inde, avec leur litté-

rature écrite, une masse de récits oraux (1). Nous reproduirons ici *in extenso*, d'après la première version annamite, la dernière partie du conte, la seule dont nous ayons à nous occuper ici :

Cam, la Cendrillon de l'Annam, qui a épousé le fils d'un roi après l'essai du soulier, est tuée par la malice de Tam, la fille de sa marâtre, qui se substitue à Cam auprès du prince; mais Cam finit par revivre, et le fils du roi, qui l'a reconnue, l'appelle chez lui :

« Lorsque Tam vit revenir sa sœur, elle feignit une grande joie : « Où avez-vous été si longtemps? Comment faites-vous pour être si jolie? Dites-le moi, que je fasse comme vous. — Si vous voulez être aussi jolie que moi, faites bouillir de l'eau [dans une grande chaudière de fer, ajoute la version tjame], et jetez-vous dedans. » Tam la crut; [elle vendit ses bijoux pour acheter une grande chaudière de fer, dit la version tjame]; puis elle se jeta dans l'eau bouillante et mourut. Cam fit saler sa chair et l'envoya [dans une jarre, version tjame et seconde version annamite] à la marâtre. Celle-ci crut que c'était du porc et se mit à manger. Un corbeau perché sur un arbre cria : « Le corbeau vorace mange la chair de son enfant et fait craquer ses os. » La mère de Tam, entendant ce corbeau, se mit en colère et lui dit : « C'est ma fille qui m'a envoyé de la viande; pourquoi dis-tu que je mange la chair de ma fille? » (2) Mais, quand elle eut fini la provision, elle trouva [tout au fond de la jarre] la tête de Tam (3) ».

(1) Deux versions annamites de ce conte ont été publiées : la première, par feu A. LANDES, dans ses *Contes et Légendes annamites*, qui ont paru, de novembre 1884 à janvier 1886, dans une revue de Saïgon, *Excursions et Reconnaissances*, et ont été ensuite réunis en un volume (Saïgon, 1886), conte n° 22; la seconde, par un indigène, dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (1907, pp. 101-107). — M. Adhémar LECLÈRE a recueilli, de ce même conte, une version tjame, où se trouve notre épisode (*Revue des Traditions populaires*, juin 1898, pp. 312 seq.), et une version cambodgienne, où il fait défaut (Adhémar LECLÈRE. *Cambodge. Contes et Légendes*. Paris, 1895, pp. 70 seq.).

(2) Dans le second conte annamite, le corbeau crie de dessus le toit : « Quoi! tu manges la chair de ton enfant et tu t'en régales! Donne-m'en un morceau, s'il en reste. » — « Maudite bête, dit la marâtre, je mange du poisson salé que ma fille m'a envoyé. Pourquoi ne le trouverais-je pas bon? »

(3) Il semble que, dans son épisode de la chaudière bouillante où l'ennemie de l'héroïne se plonge, croyant en sortir embellie, le conte indo-chinois (ou plutôt le conte indien, pour le moment inconnu, qu'il reflète certainement) soit comme une *parodie* d'un thème épique que nous avons touché dans les remarques du n° 73 de nos *Contes populaires de Lorraine, La Belle aux cheveux d'or*. Là, un des personnages du conte (le héros) est forcé de se plonger dans une chaudière bouillante; mais, grâce à des circonstances extraordinaires, il en sort plus fort et *plus beau*, et son ennemi, qui veut l'imiter, pour devenir plus beau lui aussi, est bouilli dans la chaudière.

En tout cas, il y a, croyons-nous, entre le thème indo-chinois et celui-ci, un de ces liens de parenté que révèle si souvent une étude approfondie de ces singuliers organismes que sont les contes populaires.

Le « Comment faites-vous pour être si jolie? » correspond tout à fait au : « Comment es-tu si joli? » du petit conte du Nord de l'Inde.

Il y a pourtant une différence notable entre les deux contes : ce n'est pas pour sauver sa vie que Cam cherche, par une ruse, à faire bouillir sa rivale dans une chaudière; c'est pour se venger d'elle (il est vrai que c'est, en même temps, pour mettre une bonne fois cette rivale, qui lui a fait tant de mal, hors d'état de nuire). Mais, l'ennemie une fois bouillie, le thème de *la Jeune ogresse mangée par sa mère* revient tout naturellement se combiner avec le thème de la *Vengeance*.

On remarquera que, si Cam prend la peine de faire saler la chair de sa rivale et de l'encaquer, c'est que, dans le récit indo-annamite, à la différence du petit conte indien, des contes barbaresques, scandinaves, etc., la mère n'est pas là, tout près, pour qu'on lui fasse manger sa fille, *séance tenante* : il faut un envoi, avec *lettre d'expédition*.

Cet envoi macabre se retrouve dans des contes recueillis bien loin de l'Indo-Chine, un conte kabyle du Djurdjura, plusieurs contes siciliens et un conte islandais (1). Ces contes développent, comme le conte d'Extrême-Orient, le thème de la *Fiancée substituée*; le conte islandais combine ce thème avec le thème de Cendrillon, tout à fait comme le conte de l'Indo-Chine (2).

Un détail étrangement curieux, c'est que, dans trois des contes siciliens, dans le conte kabyle du Djurdjura et dans le conte berbère de Ouargla, un chat intervient, à la façon du chat du petit conte de l'Inde et du corbeau des contes annamites. Voici ce passage, dans un des contes siciliens (3) :

Une marâtre a fait disparaître sa belle-fille, mariée à un roi, et lui a substitué sa fille à elle. La tromperie étant découverte, le roi fait hacher en mille morceaux la fille de la marâtre et la fait saler dans un baril, en ayant soin de mettre la tête au fond. Puis il envoie le baril à la marâtre, en lui disant que c'est du thon que lui envoie sa fille. La marâtre ouvre le baril et commence à manger. Le chat lui dit : « Donne-moi quelque chose et je t'aiderai à pleurer. » Mais elle le chasse. Quand elle arrive au fond du baril et qu'elle voit la tête de sa fille, de désespoir elle se casse la tête contre un mur. Et le chat se met à danser et à chanter : « Tu n'as rien voulu me donner; je ne t'aiderai pas à pleurer. »

(1) Voir, dans nos *Contes populaires de Lorraine*, les remarques pp. 360, 361, tome II.

(2) Pour le thème de la *Fiancée substituée*, voir les remarques de notre conte de Lorraine n° 21, *La Biche blanche*.

(3) Laura GONZENBACH : *Sicilianische Märchen* (Leipzig, 1870), n° 48. — Cf. n° 33 et G. PITRÉ, *op. cit.*, n° 59.

Le conte kabyle du Djurdjura donne ce même endroit du récit de la manière suivante (1) :

« Quelle vengeance désire ton cœur? » dit à l'héroïne son frère. — « Attachez la fille de ma marâtre à la queue d'un cheval; qu'elle soit traînée dans les broussailles. » Quand la fille de la marâtre est morte, on la fait cuire et on l'envoie [il n'est pas dit si elle a été préalablement salée et mise en baril] à sa mère et à sa sœur. « O ma mère! » dit cette dernière, « cet œil est celui de ma sœur Aftelis! » Et, comme la mère ne veut pas le croire, la jeune fille insiste : « Mais regarde donc! Je donnerai ce morceau à qui pleurera un peu. — Eh bien! » dit le chat, « si tu me donnes ce morceau, je pleurerai d'un œil. »

Ce trait du chat, — malgré l'altération qu'il a subie chez les Kabyles, coutumiers du fait, — établit un lien étroit entre le conte du Djurdjura et les trois contes de Sicile.

Il faut également donner le passage suivant, très altéré aussi, du conte berbère de Ouargla, cité plus haut :

Après avoir égorgé la fille de l'ogresse et s'être revêtu de sa chevelure et de ses habits, Baghdidis lui coupe les seins, qu'il met sous la natte; puis il jette le corps dans la marmite. Quand l'ogresse sert à ses invités la chair de sa fille en croyant que c'est la chair de Baghdidis, le chat se met à dire : « Cela sent le sein de ma mère. » L'ogresse le chasse : « Dehors! que tes parents et les parents de ta race soient maudits! »

Nous ferons remarquer que ce conte berbère de Ouargla n'appartient nullement, pour l'ensemble, à la même famille que le conte du Djurdjura : il se rattache à la famille même de contes que nous étudions spécialement et dans laquelle le héros, *qui doit être mangé*, applique à l'ogresse la loi du talion en lui faisant manger sa propre fille; il est proche parent du petit conte indien de Boulandchehr (dans lequel, par parenthèse, le chat s'exprime plus nettement : « Crachez cela : la belle-mère mange sa bru. »)

Ainsi, — chose très *suggestive*, — le trait du chat faisant des réflexions est arrivé en Occident, non pas à l'état isolé, mais *dans ses deux combinaisons orientales* : 1^o combinaison avec le thème du Jeune garçon qui, au lieu d'être mangé, réussit à faire manger à l'ogressé sa propre fille (conte indien de Boulandchehr; — conte berbère de Ouargla); 2^o combinaison avec le thème de la Fausse fiancée substituée par sa mère à la vraie, et dont, par vengeance, on fait manger la chair

(1) J. RIVIÈRE, *op. cit.*, pp. 55, 56.

à la mère (conte d'Extrême-Orient; — conte kabyle; contes siciliens).

Pour parvenir dans les pays barbaresques, il est certain que les deux combinaisons ont voyagé, indépendamment l'une de l'autre, en suivant le grand courant indo-persano-arabe. Mais comment l'une d'elles (la seconde) est-elle arrivée en Sicile?

Devons-nous penser que cette combinaison particulière aurait passé de la côte de l'Afrique septentrionale dans la grande île méditerranéenne? — Nous pourrions dire, sans doute, que c'est sur cette côte, en Egypte notamment et à Tripoli, que nous avons trouvé, pour certains contes siciliens, les seuls parallèles jusqu'à présent connus. Mais le courant nord-africain n'est certainement pas le seul courant qui soit venu de l'Inde par la Perse et qui ait été déterminé par les invasions arabes. Il y a eu, entre autres, un courant qui, traversant l'Asie Mineure, est arrivé en Turquie et a pénétré chez les peuples de la péninsule des Balkans et en Grèce, dans cette Grèce, si voisine de la Sicile. Et ce courant, parallèle au courant nord-africain et partant d'un même pays, a, tout comme l'autre, charrié les produits de ce pays, les mêmes produits.

Serait-ce par ce second courant que les Siciliens ont reçu la combinaison en question? Ici nous ne pouvons faire que des conjectures.

§ 8

ENCORE LA CHAUDIÈRE BOUILLANTE (NÈGRES D'AFRIQUE, MADAGASCAR, JAPON)

Dans les contes qu'il nous reste à citer et qui ont été recueillis dans l'un et l'autre hémisphère, va reparaître la chaudière bouillante.

Le plus anciennement publié de ces contes vient de l'Afrique australe, du pays cafre. Notre épisode est très altéré dans ce conte zoulou; cela va presque sans dire, quand on sait ce que sont devenus d'ordinaire les contes du répertoire asiatico-européen qui ont eu la mauvaise fortune d'aller échouer dans cette Afrique des Cafres ou autres Nègres. Qu'on en juge (1) :

Un petit fripon, nommé Uthlakanyana, est pris par un ogre, qui le remet à la mère ogresse pour qu'elle le fasse bouillir dans un grand pot. Le petit

(1) H. CALLAWAY : *Nursery Tales, Traditions and Histories of the Zoulous* (Natal, 1867), p. 18.

bout d'homme dit à la vieille : « Si nous jouions à nous faire bouillir tour à tour ? Vous me feriez bouillir un peu de temps, et moi je vous ferais bouillir ensuite. » L'ogresse accepte la proposition, et, quand c'est son tour à elle d'entrer dans le grand pot, qui a eu le temps de bien chauffer, Uthlakanyana la fait bouillir pour tout de bon.

Même conte, mais plus altéré encore, et devenu tout à fait absurde, dans l'Afrique centrale, chez les populations riveraines du grand lac Nyassa (1). Là, le « Voyageur », qui a reçu l'hospitalité d'une brave « grand'mère » parfaitement inoffensive, lui propose de but en blanc de jouer à un jeu qui est celui d'Uthlakanyana avec l'ogresse. Après avoir fait de la soupe avec la grand'mère, il sert soupe et viande aux enfants, puis il prend congé d'eux, et, quand il est à bonne distance, il leur crie qu'ils ont mangé leur grand'mère.

Toujours en Afrique et à peu près sous la même latitude que le lac Nyassa, mais à l'ouest, notre conte a pénétré chez les Nègres de la province d'Angola (2). Malgré un délabrement inouï de la forme, parfois inintelligible, l'idée première (le thème de la *Feinte maladresse*) est moins défigurée dans ce conte kimboundou que dans les deux contes précédents. On y retrouve l'arrivée d'un petit frère et d'une petite sœur chez une vieille qui les envoie chercher du bois à feu, puis de l'eau (il n'est absolument pas expliqué que la vieille est une ogresse, qui veut faire cuire les enfants). Pendant qu'ils y sont occupés, le petit garçon rencontre, on ne sait comment, son père mourant (*sic*), qui lui dit : « Quand la vieille femme aura mis l'eau sur le feu et qu'elle te dira : Regarde si l'eau bout, alors dis-lui : Je ne sais pas. Lorsque la vieille regardera l'eau, pousse-la dedans. Plonge sa tête dans l'eau bouillante. » — Le jeune garçon fait ainsi périr la vieille femme, et il s'empare ensuite de tout son argent.

Dans l'île africaine de Madagascar, le récit est assez clair (3) :

Après avoir échappé plusieurs fois à un ogre qu'il ne cessé de braver, le jeune Takinga finit par être pris. « Je vais te manger, » lui dit l'ogre. — « Eh bien ! », dit Takinga, « fais-moi bouillir, et, quand je serai cuit, tu trouveras deux hommes au lieu d'un dans la chaudière. » L'ogre charge ses deux enfants de faire bouillir Takinga. Au moment où les enfants vont mettre Takinga dans la chaudière, il leur dit : « Tâtez un peu l'eau pour voir si elle est assez chaude. » Et, quand ils se penchent sur la chaudière,

(1) *Folk-lore Tales of Central Africa* [collected in Nyassaland], dans la revue *Folk-Lore*, mars 1892, pp. 104, 105.

(2) René BASSET : *Contes populaires d'Afrique* (Paris, 1903), pp. 374 seq., d'après Héli Chatelain : *Folktales of Angola* (Boston, 1894).

(3) G. FERRAND : *Contes populaires malgaches* (Paris, 1893), n° 23.

il les jette dedans. L'ogre, ayant regardé dans la chaudière et voyant quatre pieds et quatre mains, croit que Takinga s'est effectivement dédoublé, et il dévore tout. Et Takinga lui crie : « As-tu fini de manger tes enfants? »

*
* *

Voici maintenant un conte japonais (1) :

Un vieux paysan se lie d'amitié avec « le bon lièvre », au grand déplaisir du méchant *tanouki* (*Nyctereutes viverrinus*, sorte de renard), qui, depuis ce moment, ne cesse de jouer aux deux amis toute sorte de mauvais tours. Enfin le paysan, perdant patience, se met en embuscade, surprend le *tanouki*, lui lie les pattes et l'emporte dans sa maison. « Nous allons le tuer et le faire cuire », dit-il à sa femme. Et comme il est obligé d'aller chercher du bois, il pend le *tanouki*, la tête en bas, à une poutre. Justement la femme du paysan, une bonne vieille, est en train de piler du riz dans un grand mortier. Pendant qu'elle manie de toutes ses forces le lourd pilon, le *tanouki* lui dit qu'elle doit être bien fatiguée : si elle le veut, il pilera le riz à sa place (2). La vieille femme délire le *tanouki*; alors celui-ci la saisit, la jette dans le mortier et, en quelques instants, il l'a réduite en pâte. Puis il met un pot sur le feu et la fait cuire. Quand il voit le paysan revenir, il prend par magie la forme de la femme et se revêt des habits de celle-ci. Le paysan, qui a grand'faim, mange tout le fricot. Dès qu'il a fini, le *tanouki* reprend sa forme naturelle, dit au paysan ce que c'est qu'il a mangé et s'enfuit.

On a pu remarquer que le conte japonais, avec son animal magicien, a pris une couleur merveilleuse dans le goût des sauvages; ce qui, pour notre part, nous étonne peu, car ce n'est pas la seule fois qu'au Japon les thèmes indiens se sont *ensauvagés* (3).

De plus, dans ce même conte japonais, ce qu'on pourrait appeler l'idée directrice de tout l'épisode s'est *retourné*. Ce n'est plus un être malfaisant qui, de par la justice distributive des contes, est dévoré inconsciemment par un autre être malfaisant de sa parenté : la victime est une très brave femme, et celui qui la mange sans le savoir

(1) David BRAUNS : *Japanische Märchen und Sagen* (Leipzig, 1885), p. 33 seq. — D'où ce conte provient-il? Est-ce un conte oral ou un conte littéraire? M. Brauns ne nous a pas renseignés là-dessus.

(2) On a vu, § 4, que, dans un conte basque, le héros dit à la femme de l'ogre de le tirer d'une cage de fer, *pour qu'il l'aide* à scier du bois.

(3) Au sujet des altérations que des thèmes importés, indiens et autres, ont subies dans une légende japonaise qui a été fixée par écrit, en l'an 712 de notre ère, dans le livre sacré le *Ko-ji-ki*, on peut voir notre travail *Fantaisies biblico-mythologiques d'un chef d'école*. M. Edouard Stucken et le folk-lore (*Revue biblique internationale des Dominicains de l'École biblique de Jérusalem*. Janvier 1905).

est un non moins brave homme. Le méchant tanouki, lui, triomphe sur toute la ligne... Il est vrai que, dans une seconde partie, le conte japonais a cherché à rentrer en grâce avec les bons principes en faisant mourir ce scandaleux tanouki de male mort.

Dans un conte des Nègres du Soudan (groupe linguistique mandingue, dialecte *khassonkhé*) (1), cette compensation finale manque absolument : le héros, un jeune garçon mystérieux qui, dans toute une série d'aventures, fait le mal pour le mal, échappe finalement au châtement que méritaient ses tours vraiment odieux. Il réussit à se faire tirer par deux fillettes d'une peau de bouc dans laquelle le forgeron, leur père, l'avait enfermé (2), avec intention de le jeter ensuite dans une fournaise en punition de ses méfaits, et ce sont les fillettes, mises par l' « Enfant du Mal » dans la peau de bouc à sa place, que le forgeron jette dans le feu.

Il est à noter que, toujours au Soudan (même groupe linguistique, dialecte *soninkhé*) (3), le même épisode, ou à peu près, se rencontre aussi avec les personnages traditionnels : la fillette que le jeune garçon met dans la peau de bouc à sa place et qui périt dans le feu, est la fille d'une vieille sorcière.

Dans ce second conte soudanais, très curieux, figure le trait de la substitution des couvertures qui fait que l'ogresse égorge ses filles au lieu des jeunes garçons. Mais ce qui est au plus haut point intéressant, c'est le petit passage suivant de ce même conte :

Pendant la nuit, la sorcière s'aperçoit que Maran, le plus jeune des huit frères qui sont chez elle, ne dort pas : « Comment! tu ne dors pas, petit? — Oh! moi, je ne dors pas avant que ma mère m'ait versé un panier d'eau sur la tête. » — « Attends! » dit la sorcière. Et elle passe la nuit à essayer de rapporter, du puits à la case, de l'eau dans un panier.

Pour trouver un trait semblable, il faut, — du moins en ce qui nous concerne, nous avons été obligé de le faire, — franchir des milliers de lieues et, de l'intérieur de l'Afrique, remonter jusqu'à la région du Caucase. Là, chez les Avars, ce petit peuple musulman du Daghestan, nous relevons, dans un conte du même type que le conte soudanais et que tant d'autres contes étudiés plus haut, le passage suivant (4) :

(1) C. MONTEIL : *Contes soudanais* (Paris, 1905), p. 164.

(2) Dans un conte tartare de Sibérie cité § 4, Tardanak se fait également tirer d'un sac par les deux enfants de l'ogre.

(3) C. MONTEIL, *op. cit.*, pp. 121 seq.

(4) A. SCHIEFNER, *op. cit.*, n° 3.

Le petit Tchilbik, qui est arrivé avec ses deux frères chez une ogresse, reste éveillé pendant la nuit. « Pourquoi ne dors-tu pas? » lui demande l'ogresse. Tchilbik lui dit qu'à cette heure de la nuit sa mère a l'habitude de lui donner des boulettes de farine. L'ogresse se hâte de faire cuire de ces boulettes et de lui en apporter. Ensuite Tchilbik se fait donner des friandises sucrées, et enfin il dit : « Comment dormirai-je? A cette heure-ci ma mère prend un tamis et va puiser pour moi de l'eau à la rivière. » Pendant que l'ogresse s'en va à la rivière avec son tamis, Tchilbik met les filles de l'ogresse dans le lit de ses frères, et ceux-ci dans le lit des petites ogresses. Et quand l'ogresse, impatientée de voir le tamis ne pas garder l'eau, revient à la maison, Tchilbik ne souffle plus mot, laissant l'ogresse tuer ses filles au lieu des trois frères.

Ce trait du panier ou du tamis dans lequel le petit garçon demande qu'on lui apporte de l'eau pour qu'il puisse dormir, est tellement caractéristique qu'il doit nécessairement avoir été inventé dans un seul et même pays, d'où il est arrivé, d'un côté dans l'intérieur de l'Afrique (probablement par un courant secondaire s'embranchant sur le grand courant indo-arabo-barbaresque); de l'autre, dans le Caucase (par un courant indo-persan) (1).

§ 9

LE FESTIN D'ATRÉE. — GABRIELLE DE VERGY ET LE CŒUR MANGÉ.

A propos de toutes ces histoires de filles que l'on fait manger à leurs mères, un souvenir classique vient presque forcément à l'esprit. Au fond de tout cela, à l'origine de tout cela, n'y aurait-il pas une vieille légende grecque, la légende du *festin d'Atrée*?

D'après cette légende, qu'Eschyle, au ^ve siècle avant notre ère, fait raconter par un des personnages de son *Agamemnon* (vers 1590 seq.) et que, paraît-il, Sophocle, Euripide, Agathon, prirent plus tard pour sujet de tragédies aujourd'hui perdues, Atrée, pour se venger de son frère Thyeste, qui lui avait disputé le pouvoir, feint d'être réconcilié

(1) Le conte berbère de Ouargla, déjà plusieurs fois cité, a un épisode dont l'allure générale est tout à fait celle de l'épisode du conte avar : Pendant la nuit, Baghdidis feint de ne pouvoir dormir. Interrogé par l'ogresse, il dit que c'est à cause des mouches, puis à cause des moucheron, puis à cause des palmiers. L'ogresse va successivement tout détruire. Enfin il met en cause un palmier, loin du village : l'ogresse y court, et Baghdidis profite de son absence pour faire coucher les enfants de l'ogresse à la place de ses frères et pour substituer à ceux-ci des troncs de palmier. (Le conteur berbère a tout à fait oublié ici la couverture rouge et la couverture blanche, dont il a parlé en commençant.)

avec lui et donne en son honneur un festin, dans lequel il lui sert un plat composé de la chair des fils de Thyeste lui-même. A la fin du repas, Thyeste apprend l'horrible vérité.

En confrontant avec la légende grecque notre groupe de contes, arrivera-t-on logiquement à cette conclusion, qu'il y aurait là une dérivation de cette antique légende? Ou plutôt, ne devons-nous pas nous demander si nous n'avons point affaire à une simple coïncidence, n'impliquant aucune communauté d'origine?

Il nous semble que la plus vraisemblable des deux conclusions est la seconde. En tout cas, notre groupe de contes a des traits individuels trop caractérisés pour qu'on puisse le faire dériver *directement* de la légende grecque.

Dans la plupart des contes de ce groupe, celui qui fait manger à un ogre ou à une ogresse leur propre enfant, c'est *celui-là même que l'ogre ou l'ogresse se disposaient à manger*. Il y a là, non point pure vengeance, comme dans la légende grecque, mais ce qu'on pourrait appeler légitime défense. — Et puis, chez les tragiques grecs, ce festin est un *summum*, un comble d'horreur, devant lequel le spectateur doit reculer épouvanté, comme fit le Soleil, dans une des versions de la légende; dans les contes, au contraire, l'auditeur doit trouver qu'après tout le tour est bien joué et que ce méchant ogre, cette méchante ogresse n'ont que ce qu'ils méritent : *par pari*.

Dans le conte annamite, c'est sans doute l'idée de vengeance qui domine; néanmoins, en ce qui concerne la mise en œuvre de cette idée, emploi d'une ruse et le reste, rien absolument ne ressemble à l'histoire d'Atrée et de Thyeste....

Mais est-il bien nécessaire d'éplucher avec tant de soin ces récits, dans lesquels tout est différent de la légende grecque; tout, excepté l'idée du sinistre festin? En vérité, la méchanceté humaine est-elle matière si infertile, qu'on n'ait pu, en deux endroits divers, lui faire produire, sans concert préalable, cette idée de donner à un père, à une mère, ses enfants à manger?

*
* *

Une idée qui viendra moins facilement à l'esprit de ceux qui créent des types de monstres, c'est celle d'un père faisant manger à ses hôtes... son propre enfant, comme la Fable grecque le raconte du grand-père d'Atrée, de ce Tantale, roi de Lydie, qui, recevant les dieux à sa table,

leur sert les membres dépecés de son fils Pélops. Son intention, nous avouons n'avoir jamais pu nous en rendre bien compte : aurait-ce été pour mettre à l'épreuve l'omniscience des dieux? ou, plus prosaïquement, selon le scholiaste de Pindare (sur *Ol.*, I, 37), pour se tirer d'embarras, un jour qu'invité par les dieux à un pique-nique (ἔρανος), il s'aperçoit qu'il n'a pas de plat à apporter? Quoi qu'il en soit, cette répugnante histoire n'offre pas le moindre point de contact avec notre groupe de contes (1).

*
* *

Si l'on veut épuiser ce sujet, on peut encore rappeler ici la légende du mari offensé qui fait manger à l'épouse coupable, sans qu'elle le sache, le cœur de l'amant. Gaston Paris a étudié cette légende, en 1879, dans la *Romania* (2), à propos du *Roman du Châtelain de Couci*, ouvrage d'un contemporain de Philippe le Bel, écrit vers la fin du XIII^e siècle, et qui a rendu fameuse la dame de Faiel, Gabrielle de Vergy.

Des « lais de Bretagne », notamment un certain « lai Guiron », auquel fait allusion le *Tristan* de Thomas au XIII^e siècle, ayant, bien antérieurement au roman, traité déjà ce même thème, G. Paris croyait alors à une origine celtique de la légende; mais, en 1883, une légende indienne du Pendjâb, publiée par M. Ch. Swynnerton et appartenant au cycle des aventures d'un héros local, le Râdjâ Rasâlou, lui parut, à bon droit, « changer complètement la question » (*Romania*, XII, 1883, pp. 359-363).

G. Paris faisait remarquer alors que, « dans le conte indien, Rasâlou coupe à son ennemi un morceau de chair et non le cœur », et il ajoutait : « c'est visiblement une altération ». En effet, dans deux autres versions du récit indien, qu'il ne pouvait connaître à ce moment, c'est bien le cœur de l'amant, Râdjâ Hodi, que Rasâlou, après l'avoir

(1) Dans cette légende grecque, Zeus ordonne à Hermès de rassembler les membres du jeune Pélops, de les remettre dans la chaudière et de les faire bouillir; et Pélops revient à la vie, plus beau encore qu'auparavant. — C'est aussi dans une chaudière qu'à l'instigation de Médée, le vieux Pélias, préalablement coupé en morceaux, est mis à bouillir par ses filles, qui veulent le rajeunir après avoir vu Médée rajeunir de cette façon un vieux bélier. Mais Médée s'esquive, laissant Pélias mort et bien mort. — Cette fable des *Filles de Pélias* n'est pas sans rapport, pour l'idée générale, avec un thème de contes, qui a, d'ailleurs, bien nettement son individualité. Nous avons dit plus haut (§ 6) un mot de ce thème, à propos des contes annamites et tjame, et du prétendu moyen de s'embellir en se plongeant dans une chaudière bouillante.

(2) T. VIII, p. 343-373. — Ce travail a été inséré dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXVIII, pp. 352-390).

tué, lui arrache de la poitrine et fait rôtir pour le servir à l'infidèle *râni*, qui se tue en se précipitant de la terrasse du château, quand elle apprend ce qu'était la « délicate venaison » qu'elle a mangée (1).

§ 10

ENCORE LA FEINTE MALADRESSE
(GUIGNOL ET LE VIEUX SOMADEVA DE CACHEMIRE)

« Et Polichinelle avec le bourreau? » nous disait un regretté ami, à qui nous parlions du thème de la *Feinte maladresse*... Nous n'avions pas oublié cette aventure de Polichinelle qui, au pied de la potence, se fait montrer par le bourreau comment on met la tête dans le nœud coulant, et tire bien vite la corde, avant que le naïf bourreau se soit dégagé. Nous étions même en mesure de dire à notre ami que, si cette scène du Guignol nous paraissait n'avoir de commun que l'idée générale avec le thème de Vikramâditya et de la chaudière, nous lui connaissions, toujours dans l'Inde, un pendant exact. Ce pendant, que nous trouvons dans *l'Océan des Fleuves de Contes*, de Somadeva de Cachemire (x^e siècle), déjà cité plus haut, le voici (2) :

Une rusée servante, nommée Siddhikari, s'enfuyant après avoir volé son maître, rencontre un *domba* (homme d'une basse caste, dans laquelle se recrutent les bourreaux), qui se met à sa poursuite pour la voler à son tour. Arrivée au pied d'un arbre et se voyant prise, elle dit au bourreau, qu'elle reconnaît pour tel à son tambour : « Je viens d'avoir une querelle avec mon mari, et je suis partie pour aller me pendre : faites-moi donc un nœud coulant, mon brave homme. » Le bourreau fait le nœud coulant et attache la corde à une branche de l'arbre. Alors Siddhikari, feignant l'ignorance, prie le bourreau de lui montrer comment on se met le nœud au cou. Le bourreau monte sur son tambour et se passe la corde autour du cou, selon les règles. Aussitôt, d'un coup de pied, Siddhikari envoie le tambour à vingt pas, et le bourreau reste pendu.

(1) La légende de *Râdjâ Rasâlou* a été publiée pour la première fois par M. Ch. Swynnerton dans le *Folk-lore Journal* de mai 1883, pp. 129 seq. — En août et septembre de cette même année, M. R.-C. TEMPLE en donnait une autre version, provenant d'un autre district du Pendjâb, dans ses *Legends of the Panjâb*, éditées à Bombay. (Notre épisode, pp. 64-65.) — Une troisième version se trouve dans un livre récent de M. SWYNNERTON : *Romantic Tales from the Panjâb* (Westminster, 1903). (Notre épisode, pp. 309 seq.) — Ces deux dernières versions ont le cœur.

(2) Trad. Tawney, I, pp. 87-88.

Dans un conte oral d'Égypte (1), cette historiette se présente fort arrangée, et non au plus grand profit de la vraisemblance :

Un jeune homme, qui veut se venger du mal que lui a fait le chef d'une bande de voleurs (2), se déguise en femme et se rend au camp des voleurs. Le chef l'emmène dans sa maison et lui fait fête, buvant rasade sur rasade du raki que lui verse la prétendue dame. Quand il est gris, elle lui demande à quoi sert une potence qu'elle voit là. « Celui qui ne vole pas beaucoup y est pendu », répond le voleur. La dame demande alors au voleur de l'y faire balancer un peu. « Si tu as envie de voir balancer, dit le voleur, je m'y mettrai moi-même; mais prends garde de trop tirer la corde. » Sur ce, il met sa tête dans le nœud coulant, et la soi-disant dame tire si bien, qu'il est étranglé.

§ 11

UN RAPPROCHEMENT FINAL

Cette étude du thème de la chaudière de Vikramâditya, des éléments de ce thème et de leurs modifications diverses, ainsi que des thèmes latéraux, nous a entraîné à de telles longueurs que nous osons à peine ajouter quelques observations finales, d'une portée générale, croyons-nous.

Il existe, ce nous semble, de remarquables analogies entre notre famille de contes et une autre famille, à laquelle nous avons consacré jadis toute une monographie, et qui comprend les contes apparentés au *Fridolin* de Schiller (*Der Gang nach dem Eisenhammer*), et à la légende du Page de sainte Elisabeth de Portugal (3).

Ici et là, — si nous prenons la forme primitive, la forme indienne, — le héros devait, selon toutes les probabilités, périr *dans une chaudière bouillante*; mais, ici et là, il est sauvé (dans l'histoire de Vikramâditya

(1) ARTIN-PACHA : *Contes populaires de la Vallée du Nil* (Paris, 1895), pp. 205 seq.

(2) C'est tout à fait notre conte de Lorraine n° 81, *Le Jeune homme au cochon*. — Comparer, pour cette première partie, un autre conte égyptien moderne, donné par feu W.-A. CLOUSTON, dans ses *Popular Tales and Fictions* (Edimbourg, 1887), t. II, p. 473 seq.

(3) *La légende du Page de sainte Elisabeth de Portugal et le conte indien des « Bons Conseils »* (*Revue des Questions historiques*, janvier 1903). — Ce travail, auquel nous avons ajouté, en juillet 1903, un long *Post-scriptum* dans la même revue, devra être complété par des documents nouveaux, qui sont venus confirmer notre thèse de l'origine indienne de la légende. C'est ce que nous espérons pouvoir faire prochainement. On trouvera, dans ce supplément, les documents que nous allons indiquer rapidement.

et dans les contes de cette famille, par l'emploi d'une ruse; dans l'autre famille, grâce à un concours de circonstances providentielles, qui sont pour lui la récompense de tel ou tel mérite), et celui qui voulait sa mort, périt lui-même, *dans cette même chaudière*.

De plus, — si nous sortons de l'Inde, — la chaudière, dans l'une et dans l'autre famille, se transforme le plus souvent en *four* : dans la première famille, en four de boulanger; dans la seconde, en fourneau de forge (conte arabe de l'Iraq [ancienne Babylonie]) ou en four à chaux (contes européens et adaptation malaise d'un livre persan). — Déjà nous avons vu la chaudière bouillante de la première famille se transformer, dans l'Inde même, en *four mobile*. Et voici que, parmi des documents encore inédits, qui nous ont été obligeamment communiqués par l'éminent sinologue M. Édouard Chavannes, membre de l'Institut, un conte indien bouddhicisé, traduit en chinois au III^e siècle de notre ère, donne, au lieu de la chaudière de la seconde famille, une *fournaise de fondeur de métaux*, tout à fait le fourneau de forge de *Fridolin* et du conte arabe de l'Iraq.

Enfin, dans l'une et dans l'autre famille, celui qui veut perdre le héros, est parfois puni, non pas en sa propre personne, mais en ce qu'il a de plus cher, en son enfant. Dans une branche de la première famille, une ruse du jeune garçon qui devait être mangé par l'ogre ou l'ogresse, fait que ceux-ci mangent leur propre fille; dans une branche de la seconde (p. 38 de notre premier travail; p. 31 du tiré à part), un enchaînement de hasards providentiels fait que l'ordre de tuer le héros frappe en définitive le fils même de celui qui avait donné cet ordre.

Un vieux conte indien établit un lien encore plus étroit entre ces deux branches des deux familles. En effet, dans ce conte (branche de la seconde famille), la victime désignée ne devait pas simplement être tuée par ordre d'un roi; elle devait fournir à ce roi la *matière d'un mets magique*, et, par suite d'une substitution providentielle de personnes, c'est la chair du fils du roi qui est servie au père dans le festin sacrilège (1).

*
* *

(1) Nous avons donné, dans notre premier article de la *Revue des questions historiques* (p. 34; 32, tiré à part), le résumé de ce conte indien, qui a été mis en sanscrit par Somadeva de Cachemire, au XI^e siècle, dans le grand recueil rédigé par lui d'après un recueil beaucoup plus ancien, écrit dans un des dialectes vulgaires de l'Inde (trad. Tawney, t. I, pp. 152 seq.).

Est-ce une digression que nous venons de faire? Il nous semble qu'il n'y a pas lieu de qualifier ainsi ni ces observations, ni d'autres qui les ont précédées; car notre but, dans ce travail, n'est pas seulement de montrer l'existence de courants, véhicules des contes indiens; c'est aussi de faire comprendre ou, du moins, entrevoir que les contes du grand répertoire asiatico-européen ne sont pas ce qu'on pourrait appeler des *individus isolés*; que non seulement ils forment des familles, mais qu'entre ces familles elles-mêmes, malgré leurs différences, il y a parfois, comme entre les familles zoologiques, des analogies marquées.

Aux esprits réfléchis de tirer de ces faits, quant à la question de l'origine des contes populaires asiatico-européens actuels, les conséquences qu'ils comportent; d'examiner notamment si l'on peut concilier avec l'existence de ces familles et de ces affinités la théorie préconçue qui voit dans notre répertoire de contes un amas incohérent de récits plus ou moins disparates, ne présentant aucune analogie de facture et qui auraient été fabriqués un peu partout.

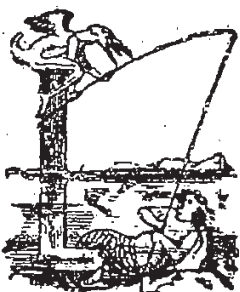
Emmanuel COSQUIN.

LE BATON QUI REVERDIT (1).

Deuxième partie.

§ 6

AU MAROC.



La légende raconte que Sidi Ali es Sanh'adji était un bandit qui avait tué quatre-vingt-dix-neuf hommes. Une nuit, il surprit un homme qui avait déterré pour la posséder une jeune fille dont il était amoureux. Il le tua et ce fut son centième meurtre, mais approuvé par le ciel, car une voix mystérieuse lui avait crié : « *Oufi, ya Bou-loufa*, acquitte-toi, père de l'acquittement »; d'où lui resta le surnom de Bou l'Oufa, sous lequel il est connu. Il remit ensuite le cadavre

(1) Suite, voir t. XXII, p. 289.